parti pris

numéro 2 — novembre 1963 prix: 50 cents

ÉDITORIAL: la révolution et la morale

DOCUMENT: une lettre de georges schoeters

aliénation culturelle et révolution nationale — paul chamberland
l'oeuvre littéraire et la critique — andré brochu
des poèmes de jacques brault, paul-marie lapointe, gaston miron
un conte de jacques ferron

CHRONIQUES

denys arcand — jean-claude lebel — robert maheu
jacques godbout — robert mackay — andré major

parti pris

numéro 2 novembre 1963

revue politique et culturelle
paraît chaque mois
sur 64 pages

comité de rédaction: André Brochu, Paul Chamberland, Pierre Maheu, André Major, Jean-Marc Piotte.

comité d'administration: Yvon Dionne, Laurent Girouard, Pierre Maheu, Robert Maheu, Gérard McKenzie, Lise Théberge.

éditeur:
La Revue PARTI PRIS, inc.
790-B rue Champagneur,
Montréal (8)
Québec.

distributeur: Agence de Distribution Populaire,
1130 est rue Lagauchetière
Montréal.
Tél. LA 3-1182

Les manuscrits non retenus sont rendus à leurs auteurs dans un délai d'un mois, s'ils sont accompagnés d'une enveloppe de retour affranchie.

Le ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

Reproduction interdite.

Prix 50 cents
12 numéros: $5.00

sommaire

EDITORIAL

la révolution et la morale 2

DOCUMENT

lettre de georges schoeters 5

aliénation culturelle et révolution nationale 10
paul chamberland

l'oeuvre littéraire et la critique 23
andré brochu

le médecin ressuscité 36
jacques ferron

deux poèmes 38
gaston miron

suite fraternelle 39
jacques brault

psaume pour une révolte de terre 47
paul-marie lapointe

CHRONIQUES

progrès des manifestations 55
andré major

les divertissements 57
denys arcand

l'égoïsme sénile ou les amendements de N.N.S.S. 58
jacques godbout

l'A.G.E.U.M. perd la guerre des dix sous 60
robert mackay

chronique du R.I.N. 61
robert maheu

chronique du P.S.Q. 61
jean-claude lebel

vulgarités 63

la révolution et la morale

Ce matin-là, tous les bien-pensants, en lisant leur Gazette ou leur Devoir, ont dû soupirer d'aise. L'affaire du F.L.Q. s'était réglée la veille. Les procès promettaient d'être longs et pénibles, et voilà que, par l'intervention d'on ne sait quel bon génie, en une journée et cinquante-sept ans de prison, tout était rentré dans l'ordre, rapidement, sans casse, sans trop de cette regrettable publicité... Oubliant déjà le F.L.Q., ce mauvais rêve, les bien-pensants pouvaient se rasseoir sur leur bonne conscience sauvegardée.

Elle est solidement assise, cette bonne conscience, sur le roc inébranlable de la Morale et de l'Humanisme. Le printemps, précédent, les premières bombes explosaient, et nos belles âmes se voilaient la face: "Un homme est mort"... Ils en étaient tous remués, les pauvres (en même temps, ils importaient les bombes des américains). Le reste de l'été avait vu se succéder les événements déplorables... Mais ce matin-là, ils étaient bien rassurés; les prisonniers venaient d'être condamnés; les journaux parlaient de justice, de clémence, etc. Cette absence de procès, c'était la démonstration éclatante de la vertu des gens en place et de leurs représentants, c'était Salomon revenu parmi nous. On avait réussi à placer toute l'affaire sur le plan moral, et, pour l'attendrissement des humanistes, la Morale était sauve.

Mais nous ne sommes pas dupes. Si la poursuite a accepté de réduire les chefs d'accusation, si le tribunal a fait preuve de "clémence", ce n'est pas pour des raisons de Morale, mais d'efficacité politique. La couronne n'a fait ces concessions que parce que les accusés consentaient en retour à reconnaître l'authenticité des faits dont ils étaient accusés. On évitait ainsi un procès qui n'aurait pu que mettre en lumière le sens et l'importance politique du F.L.Q. La couronne, en acceptant ce compromis, a démontré que ce qui comptait pour elle, c'était d'étouffer les répercussions d'une affaire politique, et non de condamner des individus.

Dans ce contexte, nous voyons bien que tous les discours sur le caractère "immoral" de la violence ne sont qu'une tactique politique pour en cacher le caractère politique. La Morale est une arme de combat dans les mains des représentants de l'ordre établi, qui tentent de s'en servir pour nous aveugler, et pour camoufler la violence qu'ils exercent quotidiennement contre nous. Les moyens utilisés contre les manifestants de la Place des Arts, et contre les débardeurs en grève, nous ont fait comprendre ce que cachait cette belle "clémence". Au coeur d'un combat qui chaque jour devient de plus en plus total, personne ne peut plus prendre au sérieux une Morale et des beaux discours qui s'appuient sur les chevaux et les matraques.

Cette Morale hypocrite et inhumaine, notre peuple la gobe depuis plus d'un siècle, mais aujourd'hui elle est enfin déconsidérée: la jeunesse est entrain d'en découvrir une autre, ramenée du ciel à la terre, de l'éternité à notre vie quotidienne, incarnée dans notre exigence de liberté et de dignité. Nous ne concevons de morale que celle qui se fonde sur les besoins et les aspirations de l'homme quotidien; et nous entendons créer une société où l'abolition de l'exploitation et de l'oppression coloniale rende possible l'assouvissement de cette aspiration à la dignité. En attendant, la seule morale qui tienne se fonde dans la réalité de la lutte révolutionnaire: est moral ce qui contribue à notre libération.

Et justement, lors de leur comparution devant la Cour du banc de la Queen, les membres du F.L.Q. nous ont montré ce que pouvait être la nouvelle morale qui émerge au Québec. Même les journaux n'ont pu éviter de parler de leur "élatante conviction intérieure". Que l'on soit d'accord ou non avec leur cause, on ne peut que s'incliner devant la conviction et la fermeté dont témoignent leurs déclarations respectives à la cour; nous n'en citerons qu'une, celle de Pierre Schneider, dont la cohérence politique va de pair avec l'expression d'une conviction profonde:

> *"Etant jugé par la Loi canadienne que je ne reconnais pas, je ne peux m'avouer coupable que d'avoir trop aimé mon pays, l'Etat du Québec, coupable d'avoir combattu l'esclavage et le colonialisme. Mais je reconnais les faits indiqués dans les accusations."*

Ce n'est pas là l'attitude d'un criminel de droit commun, mais celle d'un combattant. Les "moralistes" ont pu trouver scandaleux le fait que les membres du F.L.Q. "ne regrettent même pas leurs actes"; mais nous savons que lorsqu'un combat est amorcé, la seule morale pour un combattant consiste à assumer ses actes et la fierté qu'ils revendiquent. Ni le procès, ni la prison n'ont empêché les

membres du F.L.Q. de le faire. Dans leur isolement ils demeurent les témoins de notre engagement et de notre détermination. C'st pour le montrer que nous publions un document d'une importance exceptionnelle, une lettre que Georges Schoeters a réussi à faire sortir de sa prison. Cette lettre nous semble admirable. Schoeters y exprime sa tendresse d'homme pour sa femme et ses enfants, et la souffrance, le déchirement que lui inflige la séparation. Mais en même temps il réaffirme sa résolution de ne pas céder, sa détermination à n'accepter, malgré la souffrance, aucun compromis. Il est à la fois totalement humain et totalement engagé. Et nous croyons que si son humanité et ses sentiments imposent le respect, c'est justement parce qu'ils sont sous-tendus et valorisés par son attitude de combattant. La profonde dignité humaine que Schoeters, emprisonné, humilié, atteint dès maintenant, c'est celle que le révolutionnaire exige pour le futur de son peuple, et qui rejaillit sur son propre présent.

Cette attitude des membres du F.L.Q. prouve que les récents procès n'étaient pas la fin d'une "affaire", mais le début de la révolution. Leur détermination et leur conscience montrent bien que ce qu'on a voulu mettre au compte des problèmes personnels de quelques adolescents frustrés, c'était un événement historique témoignant de l'étouffement existentiel de tout un peuple. Nous en étions encore à ratiociner, pesant le pour et le contre de l'action du F.L.Q., épiloguant inutilement sur ce qui est déjà du passé. Leur exemple nous permet de nous tourner résolument vers l'avenir. Le seul critère que nous reconnaissions désormais pour juger de la valeur d'un acte, c'est son efficacité politique et révolutionnaire. Les membres du F.L.Q. par leur fierté et leu intransigeance ont réussi à nous libérer de l'abstraction illusoire de la Morale et de sa mauvaise foi; c'était nous libérer d'une prison. Tôt ou tard, le peuple du Québec finira bien par en faire autant pour eux.

PARTI PRIS/p.m.

Notes:

— L'équipe du journal étudiant "Le Garnier", de Québec, dans la dernière livraison de ce journal, s'est prononcée officiellement en faveur de l'indépendance du Québec. Un des articles était intitulé: "Pour une révolution prolétarienne". La jeunesse sait où elle va.

— Nous disions, dans notre premier numéro, que la réaction du public montrerait si nous avions raison de prétendre parler au nom de la jeunesse. Il a fallu faire imprimer un second tirage de ce numéro, épuisé en quelques jours.

lettre de georges schoeters

Toutes les tendances politiques doivent être unies pour la lutte de l'indépendance du Québec.
"L'union fait la force"

le 3 septembre 1963.
1963 — 1ère année de la lutte du peuple pour l'indépendance du Québec.

Cher X.,

Grâce à un hasard prodigieux je peux te faire parvenir en vitesse quelques mots par une voie détournée.

Me voilà à la prison de Québec, non loin du monument "Wolfe" détruit par des *valeureux patriotes*. Quel bonheur de savoir que "Wolfe" ne souffre plus de solitude puisqu'il vient d'être rejoint par la "Reine Victoria".

(...) Voilà depuis longtemps que j'essaye de te donner de mes nouvelles depuis la malheureuse et ridicule arrestation du 1er juin, à cause d'un dénonciateur, J.-J. Lanciault qui était au courant de tout.

Tu comprends la surprise, la stupéfaction que j'ai pu avoir devant les révélations de la police. Le coup le plus dur fut pourtant l'arrestation de ma femme et l'humiliation d'avoir été battu par des détectives canadiens-français pour avoir osé lutter pour l'indépendance du Québec.

Sache que ce sont les détectives du "C.I.B." ou le "B.E.C.", c'est-à-dire, le Bureau des enquêtes criminelles, qui ont été les plus brutaux avec moi.

Ce sont les détectives *Francoeur* et *Parizeau* qui m'ont battu devant le *fou-rire* de l'inspecteur Sénécal, Russell.

(...) J'espère que vous restez en contact étroit avec R. Bizier afin qu'il trouve asile politique dans un autre pays si cela ne marche pas en France. Il ne faut pas qu'il revienne au Canada actuellement.

Le plus dur pour moi est la séparation avec ma femme et les deux enfants. *Je les aime tellement tous les trois,* surtout que la petite fille Astrid va avoir 3 ans le 7 septembre et que le petit Karl va vers son 12ème mois.

J'admire beaucoup le courage de ma femme. Je l'estime et l'aime plus que n'importe qui au monde.

Je souhaite de tout coeur que les actions reprennent sans hésitation pour du "bon". Ou bien nous aurons l'indépendance... ou bien il vaut mieux d'avoir honte d'être au Québec.

Notre lutte est avant tout *humaine,* celle de la délivrance d'un système arriéré, réactionnaire et colonial qui garde l'homme dans des structures politiques, économiques et sociales coloniales.

Ici, dans mon aile, tous les prisonniers sont pour le séparatisme... l'indépendance depuis que je suis arrivé à cette prison.

Je n'ai aucune nouvelle des autres du "groupe". Les journaux sont interdits ici dans la prison. Quand je pense qu'il y a un moyen de sortir de cette prison de Québec avec de l'aide extérieure.

Mon moral est le suivant: j'ai fait ce que je pouvais pour l'indépendance du Québec; cela avec des moyens très limités. Je continuerai cette lutte à travers mon procès.

Je n'aurai qu'une pensée lors de mon procès: celle de défendre la cause de l'indépendance.

Si mon plus grand espoir est de pouvoir retrouver le plus vite possible ma femme et mes deux enfants, jamais je ne le ferai aux dépens de mon idéal pour un Québec libre.

Je suis prêt à n'importe quel sacrifice pour défendre contre la justice coloniale l'indépendance du Québec.

Or l'indépendance ne s'obtiendra que par la lutte franche et ouverte.

Je crois qu'en quelques mois nous avons mieux fait connaître le problème du Québec au monde entier qu'en un siècle auparavant.

Donc la seule aide que je te demande, est celle qui peut accélérer le mouvement d'émancipation dans le Québec.

Si devant le tribunal je n'aurai qu'une SOUFRANCE TERRIBLE pour l'amour de ma femme et de mes enfants (je ne pense qu'à eux), que je voudrai revoir *le plus rapidement possible,* JAMAIS je ne collaborerai avec une justice fédérale même pour gagner 20 ans de liberté. Jamais je n'abdiquerai l'idée qu'il fallait faire ce qu'on a fait pour réveiller le monde.

L'indépendance ou la mort,

Georges Schoeters.

P.S. INTENSIFIER LA PROPAGANDE. Je voudrais te donner quelques indications sur ce qui me semble d'une extrême urgence pour faire avancer la lutte pour l'indépendance.

Je voudrais te donner quelques indications sur ce qui me semble d'une extrême urgence pour faire avancer la lutte pour l'indépendance.

Le gros travail est sur le plan de la propagande et de l'éducation politique des masses et la diffusion des informations pour l'étranger.

Pour la propagande il est nécessaire de commencer à distribuer des tracts (imprimés en couleurs) dans différents points du Québec... Je pense notamment à Trois-Rivières, Sorel, Shawinigan Falls, etc...

Les tracts : des slogans faciles à retenir pour la masse. Des placardages d'insignes séparatistes durant la nuit sur les localités isolées.

La diffusion d'un dossier type sur les problèmes du Québec et la lutte des différents mouvements pour l'indépendance. Chaque dossier devrait comprendre *7 à 8 pages*. Le dernier serait recouvert du nom :

"Le peuple du Québec lutte pour son indépendance"

(suite à la page suivante)

Si devant le tribunal je n'aurai qu'une [souffrance à] pour l'amour de ma femme et de mes enfants que je voudrai revoir le plus rapidement possible, jamais je collaborerai avec une justice fédérale même pour gagner 20 ans de liberté. Jamais je n'abdiquerai l'idée qu'il fallait faire ce qu'on a fait pour réveiller le monde.

L'indépendance ou la mort

Georges.

Les faits historiques, politiques et économiques devraient être rapportés en bref. Il faudrait donner en conclusion un résumé sur :

"Pourquoi l'indépendance va permettre une collaboration plus étroite du peuple québécois avec les autres pays dans le monde."
Autrement dit : "L'avantage pour les autres pays dans le monde à avoir un Québec indépendant et maître de ses ressources."
Ex. : Un Québec indépendant est contre les armes nucléaires.

Le dossier devrait être envoyé aux divers organismes internationaux progressistes, afin qu'ils interviennent en faveur des prisonniers politiques actuels dans les prisons du Québec.

Donc, au dossier il faut ajouter une explication sur le fait qu'au Québec tu vas en prison si tu oses écrire sur le mur:

"Vive le peuple du Québec."

Il me semble que les faits historiques de la situation du Québec avec sa lutte actuelle permettent déjà un dossier très vivant devant lequel les organismes internationaux doivent devenir sensibles.

Voici plusieurs organismes où il faudrait envoyer des dossiers, car ils contrôlent fortement l'opinion publique :

1 — Les syndicats sociaux chrétiens; socialistes en Belgique;
2 — La C.G.T. — les syndicats français;
3 — Les journaux dans tous les pays du monde;
4 — Et toutes les fédérations universitaires des pays d'Amérique latine... en particulier le Mexique.

Il faudrait l'entrée en action de plusieurs groupes sur des dénominations différentes dans le sabotage. Les actions du "type militaire" devraient se faire dans plusieurs localités de l'Etat du Québec... simultanément.

Enfin, et ceci est le plus important... l'unité de tous les Québécois dans la lutte pour l'indépendance.

Je doit terminer la lettre, hélas! Bon courage.

G.S.

(Les marges contiennent les inscriptions suivantes:)

Merci pour tout ce que vous faites pour nous autres à l'extérieur
J'ai converti tous les prisonniers au séparatisme... ainsi que beaucoup de gardiens.

Je voudrais être avec ma femme et mes enfants loin d'ici, au lieu de devoir convaincre des Québécois qu'ils doivent lutter pour l'indépendance. Je serais heureux si je pouvais partir en exil, mais revenir dans un Québec libre.

L'humiliation suprême: convaincre un peuple de son droit à l'indépendance. A l'Africain sauvage il faut 10 minutes. . . au Québec, un siècle!!!

A l'indépendance du Québec il faut donner une vie, or la vie est une souffrance. Si nous n'acceptons pas cette souffrance, alors nous perdrons. La souffrance de la lutte donne une réalité à l'indépendance.

Aucune prison n'est assez grande, aucune potence n'est assez haute pour nous enlever notre désir de libération du Québec. Pire que la mort est l'idée de penser que nous aurions fait tout pour rien. La mort est plus facile que la défaite.

Il faudrait faire une forte propagande dans les universités françaises du Québec. Enfin nous autres dans la prison attendons avec impatience la reprise du sabotage. . . c'est notre *unique soutien moral*. . . Il faut continuer.

Bonne chance : pourvu que notre lutte ne soit pas en vain. *La justice* au Québec est la plus humiliante que je connaisse.

VIVE UN QUEBEC LIBRE!

Excuse ma lettre en désordre... mais écrire en cachette n'est pas facile.

aliénation culturelle et révolution nationale

par paul chamberland

> "Le nationalisme canadien-français est l'expression normale, sinon prévisible, d'une culture dont on a contesté d'autant plus subtilement la globalité qu'on lui donnait, d'autre part, l'argent nécessaire pour s'offrir des compensations mythiques."
>
> Hubert AQUIN

liberté et révolution

La *révolte* est la condition métaphysique de la *liberté*. Toute liberté doit triompher d'un destin.

L'esclave se donne la conscience de son être total dans l'angoisse devant la mort qui le menace et dont le pouvoir s'est incarné dans le maître. Il décide de la mort du maître parce que lui-même a tremblé devant sa propre mort. La *révolution* déploie le mouvement de la négativité humaine à travers des situations historiques concrètes; elle réalise, dans les faits, la *libération* de l'homme. La révolution, c'est l'homme qui se dépasse comme liberté vers le monde (qui est le lieu de son avenir), en s'affranchissant des oppressions réelles qui tendent à l'enchaîner à ce qu'il *est*, à le réduire à la condition de *chose*.

La révolte est avant tout individuelle, ou plus précisément subjective : c'est le moment de la pure conscience de soi, celui de la liberté qui s'affirme dans l'abstrait, comme absolu. L'individu révolté s'affirmera comme liberté, comme négativité, dans des décisions et des conduites qui viseront à supprimer intégralement les *valeurs* établies qui définissent sa situation dans le monde. Le caractère absolu de son refus ne fait que réfléchir l'affirmation inconditionnée de sa liberté. Mais la révolte n'est aussi globale que parce qu'elle cache, comme moment, une impuissance radicale à transformer effectivement la situation qui l'a déter-

minée; le nihiliste, c'est-à-dire celui qui se durcit dans sa révolte, ne peut exister qu'en maitenant, face à son refus, les réalités ou les valeurs contre lesquelles il se définit. A moins qu'il ne bute à des contraintes indépassables (des forces naturelles brutes par exemple), le révolté ne peut persister, dans son attitude, sans mauvaise foi, parce qu'il englobe, dans son refus, les pouvoirs réels qu'il pourrait exercer en supprimant effectivement ce qui l'opprime.

La collectivité peut aussi se révolter et se durcir dans l'attitude de la révolte. Elle prend alors conscience d'elle-même comme collectivité opprimée, elle se découvre libre, c'est-à-dire capable de refuser l'ordre qu'on lui impose; mais soit par ignorance des causes réelles de son oppression, soit par incapacité de les supprimer, elle se ferme sur la conscience de son malheur et si, par désespoir ou exaspération, elle passe à des gestes concrets — jacqueries, émeutes — elle ne dépasse pas le stade des soulèvements désordonnés et éphémères.

Individuelle ou collective, la révolte est un échec de la liberté parce qu'elle ignore les *conditions objectives* de l'oppression et, par conséquent, les *moyens efficaces* qui lui permettent de supprimer réellement cette oppression. Elle se détruit comme subjectivité malheureuse, et séparée de son pouvoir.

La connaissance objective des conditions de l'oppression et des moyens d'affranchissement définit la supériorité du révolutionnaire sur le révolté. Le révolutionnaire se dépasse comme pure négativité face à l'oppresseur et à son ordre de valeurs. En se retranchant dans la pure subjectivité, le révolté s'aveugle lui-même parce qu'il estime essentielle l'affirmation abstraite et totale de sa liberté; dédaigneux, il réserve à l'oppresseur l'exercice de la maîtrise et du pouvoir sur les conditions concrètes de l'existence, sur le monde réel. Mais ce qu'il prend pour l'inessentiel — le monde et les valeurs de l'oppresseur — est précisément ce qui le fait exister comme révolté, son essence. La révolte est aveugle pour autant qu'elle méconnaît son essence véritable qui est le pouvoir et le monde de l'oppresseur. Pour exister vraiment comme liberté et dépassement, l'homme doit dévoiler le monde, se faire exister dans des rapports concrets à l'être, dans des entreprises et des tâches historiques.

Le révolutionnaire nie le monde et les valeurs de l'oppresseur mais en dépassant le moment de la pure négativité pour détruire effectivement, et dans l'ordre de la multiplicité concrète, le monde et les valeurs de l'oppresseur. Il nie l'oppresseur comme essence et s'affirme *comme homme* dans des tâches politiques, sociales et culturelles. Il réalise sa liberté sur la suppression des valeurs de l'oppresseur. Le révolutionnaire pose le moment d'une nouvelle *positivité*. Il s'approprie le monde réel et s'objective dans l'être naturel. Il se fait exister sujet du monde, sujet de l'histoire.

La révolte est essentiellement *individualiste*. Et l'individualisme marque un échec de la liberté : c'est la liberté de l'homme "privé", privé de son rapport humain à l'autre homme. De même que le sujet ne peut exister comme tel que par son rapport à l'objet, ainsi l'individu ne peut accéder à sa liberté que s'il se lie à l'autre — et chacun à tous — s'il reconnaît l'autre comme liberté. La révolution est *intersubjectivité*.

L'homme est un *être social* autant qu'individuel; la socialité et l'individualité n'existent que l'un par l'autre et ce rapport, dialectique, définit l'homme comme liberté et dépassement vers le monde, vers son avenir.

L'individualisme n'est pas le seul mode de séparation qui aliène l'homme, c'en est même un mode second, dérivé. Les raisons profondes qui "privent" l'homme de lui-même résident dans son aliénation aux *structures sociales* qui échappent à son pouvoir comme réalités *chosifiées* ou *fétichisées*. Cette aliénation s'enracine dans l'opposition de l'homme à lui-même selon les antagonismes de groupes, de classes, de nations, de races qui enlèvent à l'individu comme à la collectivité la maîtrise et la jouissance complètes de tous les biens produits par l'homme. Les libertés se détruisent l'une par l'autre.

Le révolutionnaire, mû à la fois par la conscience que, comme être social, il a de sa propre liberté et par la connaissance précise des obstacles concrets qu'il doit surmonter pour se libérer, amorce et accomplit, à partir de la situation particuière où il agit, le mouvement de libération qui doit rapprocher l'homme de plus en plus de sa liberté, de son être total. Il n'ignore pas les limites réelles de son action : que c'est à la libération d'un peuple, d'une classe ou d'une nation particulière, qu'il travaille. Il n'a que faire d'une révolution intégrale et définitive qui n'existe que dans le cerveau de subjectivités malheureuses et grinçantes. Il agit dans l'espace et dans le temps concrets; il se fait exister au sein des misères et des antagonismes humains; il sait qu'il doit opprimer tel groupe pour libérer tel autre. Il sait que le monde des hommes est un *monde de violence* et que seule la lutte, armée ou non, accomplit réellement l'histoire. Seulement, s'il prend à son compte la violence et le combat, c'est pour supprimer une à une les situations qui engendrent la violence et le combat. S'il suppirme l'oppresseur c'est pour délivrer l'opprimé et si l'oppression doit succéder à l'oppression, il sait que l'une ne remplace pas l'autre tout uniment, mais hâte le processus historique qui mène à la disparition de tout antagonisme.

Les luttes sociales sont engendrées par les contradictions qui opposent les hommes entre eux, l'homme à lui-même. Seule la suppression des situations aliénantes peut faire cesser les luttes, et le seul moyen pour y arriver est l'insertion active au sein de ces luttes. A la violence ne s'oppose que la violence, ne serait-ce que cette "non-violence des forts" de

Gandhi, celle des noirs aux Etats-Unis. Celui qui, par souci d'humanitarisme, refuse toute forme de lutte et prêche un pacifisme unilatéral, tire son épingle du jeu et favorise, par son abstention, l'oppression existante. L'idéalisme des *silencieux*, des mystiques de la non-violence, finit par servir les éléments ractionnaires qui perpétuent les germes de violence.

le québec à l'heure de la libération

Jusqu'à maintenant, nous avons esquissé une description métaphysique du processus dialectique de la révolution. Or une révolution est avant tout telle révolution : un acte historique concret, qui, posé à partir d'une situation éprouvée et reconnue comme "critique" et oppressive, vise à supprimer les conditions réelles qui déterminent cette situation. La révolution est d'abord celle d'une collectivité singulière à un moment de son histoire. Dans l'histoire des sociétés, il y a des "moments" révolutionnaires, des périodes où l'équilibre social recouvre un désordre vécu, par ceux qui le subissent, comme insupportable; il apparaît à la classe, au groupe ou à la nation opprimée comme devant être dissolu et remplacé par un ordre supérieur. Le caractère violent et brusque de la révolution tient à l'antagonisme irréductible qui oppose oppresseurs et opprimés. La révolution ne peut s'effectuer que par la suppression des premiers et la promotion des derniers.

Le "moment" révolutionnaire ne s'impose pas à telle période plutôt qu'à telle autre à cause d'un simple déterminisme de la pratique sociale, mais se fonde à la fois sur les conditions réelles de l'oppression et le degré de conscience des opprimés. La révolution n'est plus la révolte instinctive d'un groupe mais la praxis cohérente par laquelle ce groupe s'affranchit des contradictions qui le déchirent.

Au Québec, nous vivons aujourd'hui un "moment" révolutionnaire qui rend notre histoire plus que jamais irréversible. Plus précisément, nous vivons une période que je qualifierais de pré-révolutionnaire : d'un côté la société québécoise, depuis la fin de l'ère duplessiste, traverse une crise qui affecte les structures et l'existence même de la nation; de l'autre, des mouvements individuels et collectifs, de nature diverse, traduisent un effort global de la nation pour triompher des obstacles qui gênent sa croissance et son achèvement. Un tour d'horizon nous permet de le constater. La "révolution tranquille" du gouvernement Lesage, avec la nationalisation de l'électricité, la "grande charte" de l'éducation, l'audace dans ses rapports avec le gouvernement central; le mouvement

laïc; la montée indépendantiste avec ses manifestations spectaculaires comme le terrorisme du FLQ, le jeûne de Marcel Chaput et la protestation à la Place des Arts, tous ces éléments, parfois disparates, mesurent la gravité de la crise et, parallèlement, la prise de conscience qu'elle provoque chez les éléments les plus progressifs de la nation.

Le Québec entre dans une ère nouvelle et cette constation réfléchit les conditions objectives de notre situation. Tout le monde parle un peu facilement de révolution. Voilà qui est singulièrement abuser du terme, mais cet abus n'en demeure pas moins significatif puisqu'il manifeste la conscience obscure d'une véritable révolution à faire.

Or la révolution n'arrive pas à un peuple comme le fruit à un arbre : elle ne résulte pas d'un jeu mécanique de causes inhumaines. La distance qui sépare la "pré-révolution" de la révolution, ne peut être franchie que par un mouvement conscient de la collectivité, et ce mouvement ne peut être amorcé, orienté et assumé que par les individus qui *veulent* expressément la révolution, à partir d'une situation qui *fonde objectivement* la nécessité de la révolution. Une révolution en marche dénonce les *mystifications* qui masquent l'oppression aux yeux des opprimés, elle met à nu les antagonismes sociaux qui perpétuent le déséquilibre social et force la classe ou le groupe oppresseur, collaborateurs compris, à se retrancher dans la *réaction*.

On peut vouloir dénouer une crise sociale ou politique par un jeu de réformes plus ou moins radicales en vue de faciliter ou même d'accélérer l'évolution du groupe. Cette position est celle de la "révolution tranquille" du gouvernement Lesage ou même la révolution nationale de ceux qui veulent l'indépendance de la nation sans promouvoir. les changements sociaux qui donnent sens et portée à cette révolution nationale.

Lorsque la situation sociale et politique résulte d'un rapport d'oppression entre deux collectivités, elle ne peut être surmontée et transformée, selon les intérêts du groupe opprimé, par des changements qui, si importants soient-ils, perpétuent l'antagonisme fondamental qui définit cette situation. Le "réformisme" n'est plus qu'une arme de défense entre les mains des dominateurs et des complices du régime, pour sauvegarder leurs intérêts et perpétuer leur emprise sur le reste de la collectivité. *Le réformisme est ennemi de la révolution.*

nationalisme et révolution sociale

Nous discernons, dans le Québec actuel, malgré des apparences confuses, un alignement des forces sociales et politiques qui caractérise une situation prérévolutionnaire. La révolution, ici, prend nettement un *visage national*, elle est même une révolution de type nationaliste. Elle vise à la libération de la na-

tion canadienne-française du Québec opprimée par la nation anglo-canadienne, représentée par Ottawa, et à l'épanouissement de la société québécoise selon les besoins et la vie quotidienne de ses membres et de ses groupes.

Le malentendu commence dès que nous avons posé le problème du *nationalisme* et sa résolution dans une révolution nationale qui accomplisse l'indépendance du Québec. *La majorité des indépendantistes et des anti-séparatistes* fondent leur option respective sur l'existence et la valorisation du *sentiment national* qui justifie, ou ne justifie pas, la révolution nationaliste. Les premiers, par fierté ou fanatisme, les seconds, par souci de "réalisme" ou simplement par mauvaise foi. L'argument "sentimental" prête à confusion; d'où la faiblesse des indépendantistes face à leurs adversaires.

Une révolution ne se fait pas au nom d'un sentiment, si puissant et légitime soit-il. Le sentiment national, comme tout autre sentiment communautaire, réfléchit les conditions objectives de la situation nationale. Au Québec, le sentiment national est violemment revendicateur, ce qui en fait un nationalisme. *Le nationalisme manifeste une aliénation profonde de la nation,* et cette aliénation est déterminée par des contradictions et des servitudes qui affligent la nation. La révolution doit se fonder sur ces contradictions en vue de les supprimer.

Si la révolution nationale était accomplie au nom du seul nationalisme, elle risquerait, sous couvert de l'indépendance, de perpétuer les conflits dont la résolution exige, comme première étape, l'indépendance; l'indépendance serait ratée, déviée par la pression d'une idéologie aveugle. Par ailleurs, certains anti-séparatistes, se figent dans leur attitude par crainte d'une telle mystification. Ou plutôt ils craigent que le nationalisme, comme sentiment, obnubile la conscience nationale par rapport à ses problèmes réels. Dans le mouvement séparatiste, ils redoutent l'oubli des tâches sociales et politiques concrètes qu'implique une révolution nationale; ils se refusent à l'idée de l'indépendance en raison même des entreprises sociales que nécessite le développement de la nation.

Nous pensons que ces deux attitudes méconnaissent également la complexité de la situation. Nous estimons que *l'on ne peut dissocier la libération nationale de la solution des problèmes sociaux, économiques et politiques de la nation.* La seule façon de "dépasser" le nationalisme, c'est de mettre en marche et accomplir la révolution nationale. Cette révolution, pour être efficace, ne peut être que sociale.

Il faut prêter ici attention au sentiment national qui donne figure à la conscience de la communauté québécoise, si confus qu'en soient les traits. La seule résolution de nos problèmes sociaux ne peut s'accomplir efficacement que dans une lutte de libération nationale, parce que ces problèmes se nouent dans notre condition de peuple

dominé, "colonisé" par Ottawa. Et cela, le peuple le sent, malgré ce que peuvent en prétendre le gouvernement Lesage, "Le Devoir", "La Presse" et "Cité Libre". La mauvaise foi de nos "élites" ne trompera plus longtemps. Nous pensons, au contraire, que le sentiment nationaliste, si décrié par nos fédéralistes de tout poil, est l'élément décisif qui peut faire accéder la majorité de la nation à la conscience sociale, pourvu qu'elle trouve des dirigeants qui aient la franchise et l'audace de canaliser à cette fin le nationalisme.

La révolution ne peut être que nationaliste; et, nationale, elle doit transformer radicalement les structures de la société québécoise. L'indépendance ne se réduit pas à une déclaration de souveraineté territoriale. La révolution, nationale dans sa forme, ne sera sociale que si elle vise à détruire les puissances d'oppression qui aliènent la majorité de la nation : le capitalisme américain et anglo-canadien, et même canadien-français. La survie de ces structures aliénantes ne ferait que jeter la nation dans un "néo-colonialisme" tout aussi odieux.

les instruments de la révolution

Une révolution est d'abord *politique :* l'exercice du pouvoir consacre la domination réelle d'une classe sur une autre, ou d'un groupe sur l'autre. La collectivité opprimée doit enlever le pouvoir politique aux oppresseurs. La nation québécoise se libérera en enlevant aux canadians (Ottawa) tout pouvoir politique sur le Québec. De plus, cette libération sera réelle dans la mesure où elle sera effectuée au profit de la majorité de la nation : les classes laborieuses. La révolution nationale ne doit pas être confisquée par la bourgeoisie autochtone, elle doit signifier, pour les classes laborieuses, la maîtrise de leur avenir.

La réalité de la révolution s'inscrit dans le rapport des forces productives. Une révolution se réalise d'abord au niveau des *structures économiques* dont l'appropriation assure la maîtrise sur toute la réalité sociale et humaine. Lorsque nous disons que le Québec doit maîtriser ses ressources naturelles, et toute son économie, nous devons ajouter que cette maîtrise doit être exercée par la majorité de la nation, c'est-à-dire par les travailleurs. Sans quoi le "maître chez nous" demeurera de la pure mystification : il justifiera en fait la domination des élites bourgeoises sur l'ensemble de la nation. La révolution nationale ne doit pas signifier la création d'un capitalisme national qui perpétue, sous d'autres formes, le conflit des classes.

La révolution est d'abord politique et économique; elle ne peut s'accomplir,

comme transformation brusque et radicale de la société, qu'en agissant d'abord au niveau de l'infrastructure (économique) et de la superstructure (politique) qui assure le pouvoir à la classe économique dominante. Mais le sens d'une révolution réside dans le souci de transformer à la base les conditions de l'existence humaine et de faire progresser l'homme vers sa totale réalisation. La révolution sociale vise à libérer l'homme concret, *l'homme de la vie quotidienne*.

Négligeant de traiter, dans cet article, des aliénations politique et économique, qui appellent des tâches révolutionnaires précises, nous voulons nous attacher davantage à la critique d'une autre forme d'aliénation : *l'aliénation culturelle*. Cette aliénation se situe à un niveau bien défini de la pratique sociale et exige un effort spécifique de critique et de désaliénation. Certes, la praxis révolutionnaire totale doit demeurer organique parce qu'elle vise à détruire simultanément toutes formes d'aliénation; une désaliénation, sur le plan culturel, est impossible sans la mise en oeuvre d'une révolution politique et économique parallèle. Elle doit être pensée et réalisée dans la perspective et l'accomplissement d'une révolution globale. Cependant, la révolution exige une différenciation des tâches qui ne fait que refléter les différents niveaux de la réalité sociale.

racisme et xénophobie

Hubert Aquin, dans son remarquable essai "La fatigue culturelle au Canada français" (Revue "Liberté", no 23, mai 1962) nous a proposé une critique aigüe de notre malheur national. Nous ne voulons pas refaire ici une sociologie de notre crise culturelle. En nous attachant à la critique de l'aliénation culturelle du Québec, nous voulons particulièrement analyser les *mythes* et les *idéologies* qui mystifient la conscience de l'homme québécois, qui s'interposent entre son être et sa conscience pour lui masquer les conditions objectives de son aliénation. Plus précisément, dans cet article, nous voulons dégager les tâches d'une critique démystificatrice.

La révolution nationale ne se fait pas au nom d'une mystique instinctuelle, messianique ou raciste. Nous avons vu que le sentiment national actuel reflétait une situation objective déterminée par l'oppression étrangère (anglo-canadienne) et les contradictions internes à notre société causées par cette domination. Nos intellectuels colonisés redoutent fort les sursauts de l'instinct de la "masse"; ils refusent le mouvement de libération nationale après l'avoir identifié à une *xénophobie* primaire et catastrophique. Aux premières bombes, ils crient "aux fauves!" et refusent de voir, dans la violence exercée par certains représentants de la jeune génération, *une réaction humaine normale* d'impatience et d'exaspération, réaction "motivée" par une

situation dont leurs aînés, par leur défaitisme ou leur veulerie, contribuent à perpétuer l'odieux.

La haine de l'oppresseur n'a rien de commun avec la xénophobie ou le racisme. Il faut être de mauvaise foi pour confondre allègrement ces deux attitudes. Le xénophobe ou le raciste refuse à l'étranger de le reconnaître ocmme égal dans une humanité commune : il introduit dans ses relations avec l'autre la séparation et l'antagonisme qui entretiennent les germes de la violence. La haine du dominateur est de nature contraire : l'opprimé manifeste, dans ce sentiment, le refus de se considérer comme chose face à l'oppresseur; il revendique de celui-ci qu'il le reconnaisse égal dans l'homme et cela concrètement, c'est-à-dire dans les réalités politique, économique, sociale et culturelle. La haine de l'oppresseur manifeste le refus d'une xénophobie, plus ou moins avouée, chez l'oppresseur. Et la violence de l'opprimé vise à supprimer les liens, *imposés par la violence,* qui l'asservissent à l'oppresseur. Ce "contre-racisme" ne peut être vécu que sous la forme d'un racisme : il ne saurait en être autrement dans une situation qui emprisonne la conscience de l'opprimé à l'intérieur des schémas racistes. Mais la vérité de ce contre-racisme réside justement dans la suppression de la situation "raciste".

Il appartient aux hommes lucides de la nation de faire passer la conscience nationale du stade du nationalisme instinctif à la volonté délibérée de libération sociale. Nos intellectuels en place n'ont rien compris aux phénomènes créditiste et terroriste. Ils ont classé ces sursauts de la nation asservie dans le lot des manifestations irrationnelles ou puériles; cette attitude les préserve de comprendre réellement les avatars du mécontentement national. A cela, ils préfèrent spéculer sur les libertés civiles et la bonne entente avec Ottawa.

une critique de la vie quotidienne québécoise

Lorsque nous parlons d'aliénation culturelle, nous devons porter une attention aigüe à des phénomènes comme celui du caouettisme ou celui du FLQ. Car ils manifestent, comme formes de révolte, les conflits réels qui définissent la situation actuelle de la nation. Notre critique de l'aliénation culturelle ne vise pas directement les institutions et les structures sociales du Québec mais, en passant au crible mythes et idéologies, elle veut démystifier la vie quotidienne aliénée de l'homme québécois. La révolution nationale vise en fin de compte à désaliéner la quotidiennneté des membres de la nation.

La quotidiennneté se distingue du culturel en ce que celui-ci désigne spécifiquement le type social des comportements, des symboles, des habitudes et des connaissances; alors que le concept du quotidiennneté désigne le vécu indi-

viduel des "patterns" culturels. La quotidienneté désigne, comme l'écrit Henri Lefebvre, "un niveau de la réalité sociale". Elle englobe toutes les activités supérieures (politique, économie, sciences, arts. . .) dans la mesure où elle est le sol qui les nourrit et la réalité en quoi elle retrouve sens et valeur. La vie quotidienne se définit "d'abord comme région de l'appropriation pour l'homme non tant de la nature extérieure que de sa *propre nature* — comme zone de démarcation et de fonction entre le *secteur non dominé* de la vie et le *secteur dominé* — comme région où les biens se confrontent avec les besoins plus ou moins transformés en désirs". Elle est "un mixte de nature et de culture, d'historique et de vécu, d'individuel et de social, de réel et d'irréel, un lien de transition et de rencontre, d'interférences et de conflits, bref un *niveau* de réalité." (1)

Toute révolution doit être accomplie au nom de *l'homme des besoins*. La désaliénation qu'elle promeut et réalise doit atteindre l'homme concret, et sa réalisation, à travers *le processus dialectique besoin-travail-jouissance*. Ainsi, la révolution nationale au Québec doit être menée en vue de transformer l'homme québécois dans sa vie quotidienne, dans le réseau des conditions réelles et vécues de son existence. La suppression de l'asservissement à la nation anglo-canadienne est une première étape sur le chemin de la révolution totale.

La vie quotidienne des hommes se différencie selon la classe à laquelle ils appartiennent. C'est dire qu'elle reflète, sur le mode du vécu le plus trivial, l'équilibre ou le déséquilibre qui oppose les classes les unes aux autres dans le régime de production capitaliste. Il y a la vie quotidienne de l'homme politique, de l'universitaire, de l'industriel, de l'ouvrier spécialisé, du col blanc, du manoeuvre et de la femme de ménage. La raison analytique établira le caractère différentiel de ces quotidiennetés, mais elle risque ainsi de donner une idée fausse sur la complexité des situations en reconstituant, à partir des éléments découverts par l'analyse, une mosaïque de vécus hétérogènes. La compréhension dialectique des "vécus quotidiens" doit montrer leur réciprocité, leur rapport en tant que différence et contradiction. La critique de la vie quotidienne touche aux structures globales de la société.

La *quotidienneté québécoise*, outre les contradictions internes à la nation, reflètent l'aliénation colonialiste déterminée par la domination "canadian". Cette aliénation modifie radicalement toutes les autres formes d'aliénation sociale et par conséquent affecte totalement la vie quotidienne de l'homme québécois. C'est dans le tissu de sa vie concrète, de ses activités journalières, que le Canadien français du Québec souffre de sa condition de dominé politique, économique et social. La libération nationale, entre autres tâches, vise à libérer la vie quotidienne de l'homme d'ici des contradictions relatives au régime colonial.

mythes et idéologies

Selon la classe à laquelle il appartient, l'individu québécois vivra sa situation de "colonisé" de façon différente. L'enchevêtrement des antagonismes internes (de classe) et externe (d'une nation à une autre) se réfléchira, selon une infinité de nuances, dans les mythes et les idéologies qui masquent à l'individu les contradictions de la société où il vit. Ainsi, l'élite clérico-bourgeoise, de par sa domination relative sur l'ensemble de la nation, pourra se donner des compensations égoïstes et illusoires. Ses privilèges de petit dominateur la rapprochent davantage du côté du pouvoir, d'autant plus facilement qu'elle maintient son emprise sur le reste de la nation grâce à la puissance des maîtres. Sa servilité, plus ou moins avouée, se couvrira du masque d'une collaboration jugée indispensable à la survie et à la prospérité de la nation. Les idéologies de cette "élite" auront pour but de garantir à celle-ci la docilité de l'ensemble de la nation.

De la complexité des mythes et des idéologies nationales, nous pouvons discerner deux classes: la première groupe les idéologies qui justifient la situation coloniale et la seconde les idéologies compensatoires et les mythes de la révolte, qui manifestent les échecs de la conscience nationale dans son désir de libération. Bien entendu, les idéologies du pouvoir et les mythes de la libération peuvent se compénétrer. Le pouvoir peut habilement confisquer à son profit et intégrer à son idéologie les formes naissantes de la révolte nationale, et cela d'autant plus aisément que les mouvements de révolte, s'ils accusent une conscience subjective aiguë de l'asservissement national, en connaissant mal les conditions objectives et peuvent se satisfaire de compensations aussi alléchantes qu'éphémères. Le pouvoir peut jouer les libérateurs et ce jeu a un nom: le réformisme. Ce qui rapproche Lesage de Duplessis, c'est leur position de roi nègre.

une démystification

Pour résumer notre propos, nous dirons qu'une critique de la vie culturelle et surtout de la vie quotidienne au Québec appelle de nombreuses démarches qui toutes doivent finalement se recouper: l'apport des différentes sciences de l'homme n'est profitable à leur objet commun qu'intégré à une vision dialectique de l'homme et de l'histoire. Nous avons attiré l'attention sur les mythes et les idéologies. Nous avons tenté de dégager leur facteur commun: la situation "colonialiste" du Québec. Il n'importe pas seulement de *connaître*

comment vivent et pensent les québécois mais surtout de *démystifier* ici l'homme quotidien; l'urgence de la critique des mythes et déologies, dans le contexte "pré-révolutionnaire" actuel, se mesure à la *praxis* totale de la révolution en cours. La démystification est une arme positive entre les mains de la classe ou de la nation opprimée: elle vise à détruire les valeurs imposées par la classe dominante afin de se reconnaître et de se faire exister face à ses véritables besoins, à ses véritables désirs.

Toute idéologie reflète les structures économiques d'une société; elle influence à son tour l'évolution de cette société. Nous avons reconnu à la société québécoise, sur le plan des structures économique et politique, deux niveaux d'oppression exercée contre la majorité laborieuse : l'oppression étrangère et l'oppression autochtone, les deux niveaux d'oppression s'articulant selon un lien de subordination : la domination "coloniale" consacre et même détermine l'emprise de la petite-bourgeoisie nationale. (Elle ne la crée pas, certes: libres, nous aurions eu une bourgeoisie nationale qui aurait sans doute donné à la nation une économie plus dynamique... mais nous n'avons pas à ressasser des possibles dont l'histoire n'a pas voulu).

La critique des mythes et des idéologies vise à dénoncer le double niveau d'oppression qui affecte la classe laborieuse du Québec. Il est vain et inutile de les analyser *pour elles-mêmes :* leur sens et leur vérité ne résident que dans les contradictions objectives qui aliènent la majorité de la nation.

Cette démystification est une tâche gigantesque. Même une première analyse des différents mythes et idéologies nécessite le cadre de plusieurs articles. Ici, nous nous contenterons d'une énumération qui peut constituer le programme d'une série d'articles; il faudrait prendre une à une chaque idéologie, en dégager les traits et les manifestations, rechercher son rapport aux autres et montrer de quelle façon elle justifie (idéologie du pouvoir) ou se masque (mythe de la révolte) l'oppression exercée contre l'ensemble de la nation.

Mythes et idéologies qui justifient l'oppression nationale :

— Le *traditionalisme.* Agriculturisme et "revanche des berceaux". Nationalisme messianique et raciste (un Québec français et catholique dans une Amérique anglo-saxonne et protestante (paienne) — Le chanoine Groulx). Cléricalisme théocratique. Le "cours classique" réservé à une élite. Loyalisme à la couronne d'Angleterre, (ersatz du monarchisme de droit divin et de l'alliance du Trône et de l'Autel, en vue d'endiguer l'influence néfaste de la Révolution française). Cette idéologie est celle de la classe clérico-bourgeoise traditionnelle du Québec: elle justifie à la fois la domination "coloniale" et l'emprise du clergé et des petits-bourgeois libéraux, emprise d'ailleurs garantie par la domination coloniale. L'industrialisation, l'urbanisation, la montée d'une bour-

goisie industrielle nationale compromettent beaucoup de valeurs traditionalistes qui renvoient à une société de type rural plutôt simple.

— Le *pan-canadianisme* (symbole: *Mr Vanier and his wife*). Confédéralisme ou néo-fédéralisme. Bi-culturalisme. Idéologie qui en partie, combat le nationalisme messianique traditionnel mais qui, au fond, justifie les mêmes intérêts : ceux de la bourgeoisie nationale. Représentants les grands organes d'information comme "Le Devoir", "La Presse" (dont le directeur soutient, sans rire, l'impartialité quant à l'information nationale); des revues comme "Cité Libre" et malgré les apparences "nationalistes", le gouvernement Lesage.

— *L'humanisme abstrait*. L'universalisme. Le démocratisme parlementaire. L'objectivisme universitaire. Le pacifisme unilatéral. Le mysticisme de la non-violence... Idéologies dans la mesure où elle légitiment l'ignorance, le mépris, l'abstention en regard du problème national. Mythes de l'"intellectuel colonisé" qui contribuent à perpétuer la domination coloniale.

Parmi les mythes de la révolte :

— *L'individualisme* des intellectuels. Les "compétences" ou succès personnel comme substitut au véritable "succès" national que serait l'indépendance du Québec.

— La *révolte des artistes:* de Saint-Denys Garneau à Borduas. Négativité malheureuse et stérile; du refus à l'exil, la solitude, la réclusion. Les mythes de la "vie intérieure", du dualisme, du dénuement absolu et orgueilleux. Vies "privées" exemplaires (elles poussent à la limite la "privation" de la vie quotidienne de l'homme québécois).

— Le *caouettisme,* ou le refus des "élites nationales, dont les "vieux partis" constituent les instruments de domination politique. Forme embryonnaire d'une révolte et d'une prise de conscience de la classe laborieuse du Québec (les partisans de Caouette représentent une fausse droite, comme, de façon inverse, "Cité Libre" représente une pseudo-gauche).

Il faudrait de même discerner les éléments idéologiques inhérents à certains mouvements qui, depuis la fin de l'ère duplessiste, canalisent les forces progressistes de la nation: le MLF, le RIN, le PRQ, le FLQ, le MDN, le PSQ.

Au fur et à mesure des numéros, "Parti Pris" entend mener ce travail de démystification et de critique de la vie quotidienne au Québec. Travail complexe, et qui exige, pour être conduit à bonne fin, de multiples analyses de la situation. Nous ne saurions suffire à la tâche, aussi souhaitons-nous rencontrer chez nos lecteurs de nombreux collaborateurs qui participent à notre modeste effort en vue d'une révolution nationale et sociale effective et authentique.

Paul CHAMBERLAND

---

(1) Henri Lefebvre, Critique de la vie quotidienne, T. II pp. 50-52, Ed. de l'Arche.

l'oeuvre littéraire et la critique

à Jacques Godbout.

par andré brochu

NOTE. — Dans son introduction au "Poétique", Mikel Dufresne s'excuse de ce que son livre, dans le contexte de la guerre d'Algérie, ait davantage l'air d'un divertissement que d'un engagement face aux problèmes humains de son époque. L'excuse est valable, car l'art (ou la réflexion sur l'art) risque de faire à son insu le jeu de la classe opprimante.

Mais il est une façon, apparemment désintéressée, de parler de littérature, qui ne s'adresse pas aux seuls bourgeois ou aux seuls colonisateurs. La révolution vise à remplacer une situation d'aliénation par une situation où l'homme puisse plus librement exister; mais derrière la situation, il y a toute une conception du monde qui est en jeu, et qu'il ne faut pas non plus négliger. Et comme la littérature joue un rôle important dans la vie de tout peuple ou de toute nation, il importe qu'elle sache elle aussi prendre conscience de ce qui constitue ses valeurs véritables.

Nous aurions pu traiter, dans cette livraison, des rapports qui existent entre la culture et la révolution. Mais la critique littéraire au Québec ignore à ce point ce qu'est la littérature, que nous avons cru bon de poser le problème sans référence immédiate à la situation. Est-ce là tomber dans l'esthétisme? De toutes façons, nous ne croyons pas que les partisans d'une littérature d'évasion ou d'une littérature complice de l'ordre établi ressentent, à la lecture de ces pages, beaucoup d'amitié pour nous...

Il y a une dialectique à maintenir entre connaissance et engagement pour autant que la connaissance ne soit pas une forme camouflée de trahison.

A.B.

A chaque vision du monde correspond une façon propre de comprendre la réalité extérieure et la réalité humaine, comme elle implique une façon propre pour l'homme de vivre sa relation à l'univers. L'homme du vingtième siècle (fût-il citoyen du Québec) n'est plus dans un même rapport, face à la nature, que celui du dix-huitième ou du seizième. Les conditions de vie ont changé, sous la pression d'un esprit créateur sans cesse en éveil, et ont modifié les structures de la conscience en même temps que les données de notre civilisation. A la conception dualiste du monde, qui origine du Moyen-Age, et à la conception moniste du dix-neuvième siècle français a succédé une vision dialectique de l'univers, qui s'efforce de reporter sur un plan humain le débat qui concerne l'homme et son appartenance au monde. Ici, l'homme n'est

plus, comme chez Pascal, le moyen-terme entre deux infinis, à la fois ange et bête, mais se définit dans le contexte relatif et contingent où il est placé et où seulement ses luttes peuvent avoir un sens.

Or une façon nouvelle de concevoir l'être entraîne nécessairement des changements dans tous les ordres de l'activité humaine: philosophie, art, science, sociologie, économique, politique, etc... Une vision du monde moderne — existentialiste ou marxiste: ces deux pensées ne s'opposent pas mais se complètent — commandera une esthétique nouvelle, qui ne nie pas forcément les précédentes, comme Einstein ne nie pas Newton, mais les dépasse et les approfondit. Les lois de Newton ne sont pas fausses en elles-mêmes; leur tort, c'est de définir les lois d'une nature purement logique, c'est-à-dire étrangère à l'expérimentateur. Ainsi, les esthéticiens de la littérature ont parlé de "fond" et de "forme", distingué *logiquement* deux principes absolus analogues à ceux de matière et de forme, traitant ainsi l'oeuvre comme une réalité subsistante, relevant tantôt d'une esthétique, tantôt d'une morale transcendantes. Les critiques, qui s'identifiaient facilement à Dieu le Père, considéraient l'oeuvre *sub specie aeternitatis;* leur rôle était de juger, ils étaient la norme du vrai et du faux.

Les cloportes ont la vie dure, et Gilles Marcotte, de concert avec Jean Hamelin, exécute régulièrement les auteurs qui pèchent contre Dieu, l'Eglise, la famille ou l'entreprise privée ; Jean Ethier-Blais s'extasie comme une couventine sur les imparfaits du subjonctif. Ce sont les deux facettes d'une critique idéaliste et dogmatique; opérant dans l'oeuvre une dissociation entre fond et forme, on ne saurait définir l'un *ou* l'autre qu'en se référant à des canons extérieurs.

La critique d'aujourd'hui — je parle de la vraie — étudie l'oeuvre et l'apprécie en fonction d'elle-même, et non *d'a priori.* Elle se veut avant tout compréhensive; mais comprendre une oeuvre littéraire implique qu'on ait d'abord une juste notion de ce qui la fonde comme oeuvre. C'est cette notion que nous essaierons de définir en ces quelques pages. Evidemment, nous devrons nous limiter à l'essentiel; il ne s'agit pas de développer une esthétique complète de la littérature et des genres littéraires, mais d'en énoncer les postulats fondamentaux et d'en faire application à quelques points précis. Nos recherches nous ont surtout porté à nous interroger sur le roman qui est, avec poésie, un des principaux domaines de la production littéraire au Québec. Nos théories sont d'ailleurs essentiellement au service d'une démarche critique que nous esquisserons à la fin de cet essai et que nous aurons l'occasion d'appliquer dans de prochaines études. Mais toute pensée critique se référant implicitement à une pensée sur l'oeuvre, il est bon de poser au départ les principes qui nous guideront.

l'oeuvre littéraire

L'oeuvre littéraire, c'est évidemment un être de raison, en ce sens qu'on chercherait en vain une *essence* commune à toutes les productions littéraires, comme on chercherait en vain une *essence* ou une nature humaine. Entre un poème chinois du Xe siècle et un poème de Grandbois ou d'Anne Hébert, il n'est pas de commune mesure. Ce qu'il y a, ce sont simplement les *conditions* de l'oeuvre à partir desquelles chacune s'invente et chacune définit ses lois propres.

Aussi, parler de l'oeuvre, ce sera tout simplement parler des conditions qu'elle doit réaliser pour être, mais aucunement l'expliquer. On n'explique pas la vie, et l'oeuvre (j'entends ici l'oeuvre réussie) est vie de part en part.

Par ceci je veux dire que la littérature, comme la philosophie, l'art ou toute autre forme d'activité humaine impliquant une part de création, est une des diverses manifestations de l'être humain et n'a de sens que par les valeurs d'existence qu'elle engage. Par conséquent, la littérature n'est absolument pas susceptible d'être privilégiée au détriment de quelque discipline que ce soit: elle n'est ni plus ni moins qu'un mode parmi d'autres où s'accomplit l'existence humaine, et participe au même titre que les autres à cet accomplissement. En d'autres termes, l'écrivain n'a de mérite vrai que celui de contribuer à la réalisation de l'humanité: il n'est pas à part des autres hommes, même si la tentation de se croire démiurge le guette davantage. L'illusion romantique du poète inspiré ou du "mage" n'a pas suscité d'auteurs; elle a tout au plus satisfait la vanité de quelques hommes.

l'oeuvre comme invention

Si l'on considère l'oeuvre du point de vue du faire, c'est-à-dire dans ses relations avec le créateur (nous ne nous y attarderons qu'un moment, car la critique littéraire s'intéresse aux oeuvres, non aux hommes; aux *causes,* non aux *conditions;* et nous verrons que par rapport à l'oeuvre, l'auteur n'est de celle-ci que la condition, jamais l'explication), nous constatons qu'elle est le fruit de ce que René Boirel appelle le "dialogue entre l'esprit et les structures".[1] En effet toute invention humaine s'obtient par l'utilisation des possibilités inhérentes aux structures antérieures en vue de créer un objet nouveau, doté de structures nouvelles impliquant elles-mêmes de nouvelles possibliités. Si nous reportons cette "théorie générale de l'invention" sur le terrain de la littérature, nous verrons que toute oeuvre nouvelle et vraie "totalise" en quelque sorte cel-

les qui la précèdent — à travers celles qui influencent plus immédiatement l'auteur — et les dépasse. Nous avons ici le fondement de l'étude comparative, qui vise à établir l'originalité propre d'une oeuvre.

Malheureusement on conduit souvent cette étude dans une optique analytique : n'est vraiment personnel que ce dont on ne peut retracer les influences. Alors que l'oeuvre valable, et donc personnelle, donne un sens nouveau aux éléments "empruntés", les intègre dans une totalité nouvelle qui les investit d'un caractère personnel. Autrement dit, il ne faut pas définir le tout par la somme des parties, comme le fait la raison analytique, mais c'est la partie qui se définit par le tout et par ses relations avec les autres parties. Nous y reviendrons. Ainsi l'oeuvre de Nelligan, dont l'inspiration est plus livresque que concrète, est malgré tout une oeuvre originale par l'utilisation que fait l'auteur des "schèmes poétiques" à travers lesquels il a vécu sa relation au monde.

l'oeuvre et l'auteur

L'oeuvre vraie s'obtient donc par un dépassement des oeuvres (structures) de l'époque dans laquelle s'inscrit le créateur, de même que par un dépassement des conditions de vie concrète dont elle s'inspire. Une oeuvre est beaucoup plus que la vie d'un auteur: car étant l'acte le plus *libre* qui soit, elle implique avant tout un arrachement à sa condition présente et une restructuration de la réalité selon une fonction propre qui est celle de l'oeuvre, et qui est irréductible à aucune biographie. C'est ainsi que même les oeuvres les plus autobiographiques ne renvoient pas d'abord à un auteur, mais à un "je" fictif qui s'égale plus ou moins *directement,* mais toujours *essentiellement,* à l'homme dans sa confrontation avec l'univers.

Alors que l'oeuvre manquée, pure projection (à la première ou à la troisième personne) de l'écrivain, *manque* de ce dépassement qui est la norme de toute oeuvre vraie et qui peut seul en faire une réalité objective, signifiante autant pour le lecteur que pour l'auteur. Il n'est point de chef-d'oeuvre qui ne soit contestation de l'auteur; il n'est point d'art qui n'exige du créateur de mourir à soi-même. D'où son insatisfaction perpétuelle. D'où le fait qu'aucun éloge ne saurait le combler, car il ressent devant l'oeuvre l'absence réelle de tout mérite. L'oeuvre ne vit pas même contre l'auteur mais hors de lui: elle est l'athée par excellence et, comme l'homme, incréée, c'est-à-dire trouvant en elle seule la raison même de son être. Aucun artiste, aucun écrivain — fût-ce Sa-

de — qui ne soit profondément *mystique:* la loi profonde de son être, c'est de n'être rien pour être tout ; et ce tout, c'est son oeuvre. Mais c'est aussi l'humanité, car l'art est l'expression de l'être, et par conséquent de l'être-homme. Ecrire, c'est redéfinir la relation originelle de l'homme à l'univers, c'est, comme écrit magnifiquement Montaigne, "faire l'homme", participer au projet fondamental de l'humanité qui est de se réaliser toujours davantage, de réaliser dans l'homme et pour l'homme la vérité de l'être. Il n'est point d'autre sens à l'art, comme il n'est point d'autre sens à la vie. Stendhal n'est pas un grand écrivain parce qu'il se raconte dans ses livres mais parce qu'il y exprime des vérités *humaines* qui prennent ici un caractère *individualiste.* Il en est de même de Léautaud: son "je" ne renvoie pas à lui mais à l'homme, et c'est en autant que Léautaud-individu se dépasse vers Léautaud-homme qu'il fait oeuvre vraie, fût-ce pour proclamer les vertus de l'égoïsme le plus forcené: car nier l'homme peut être (bien que n'est pas en soi) un moyen de dévoiler l'homme, comme nier les autres peut être un moyen détourné, et même inconscient, de les affirmer. En s'arrachant à sa condition misérable d'individu pour la décrire, Léautaud fait oeuvre humaine et oeuvre littéraire à la fois.

l'oeuvre comme objet

"L'art, écrit Etienne Souriau, est fabricateur de choses."[2] Et il dit par ailleurs: ce que l'artiste vise à travers l'oeuvre, ce n'est pas lui-même mais l'oeuvre.[3] Voilà une vérité qui peut sembler évidente, mais dont les implications ont été longtemps méconnues. L'oeuvre existe devant le lecteur comme un objet autonome, susceptible d'être connu pour lui-même, à l'instar d'un paysage ou d'un être humain. Evidemment, connaissance objective de l'oeuvre n'implique pas connaissance absolue et définitive. Le critique sérieux est dans un rapport *personnel* de lui-même à l'oeuvre, et non pas subjectif.

Toute connaissance objective est personnelle, puisqu'elle s'opère par une conscience singulière dotée de caractéristiques propres. (Et par ailleurs le schizophrène, chez qui la subjectivité est portée à sa plus haute limite, vit dans un univers impersonnel, nous dit Mounier). Il n'est point deux hommes qui aient la même façon de structurer la réalité et qui en aient par conséquent une vision exactement semblable. Mais ces visions singulières, personnelles peuvent être vraies et donc correspondre à une réalité objective de l'oeuvre, si elles y prennent leur fondement plutôt que de se définir à partir *d'a priori* ex-

térieurs à elle. Sartre a très bien réfuté le préjugé idéaliste selon lequel on ne voit dans une oeuvre que ce que l'on veut y voir: par exemple, on affirme que Blanchot lisant Mallarmé ne voit pas Mallarmé mais lui-même; mais à ce moment, en lisant Blanchot, n'est-ce pas soi-même que l'on voit? Comment alors savoir si Blanchot parle de lui-même ou de Mallarmé?[4]

Il n'empêche, bien sûr, qu'on peut par intérêt, sottise ou mauvaise foi, donner une interprétation fausse et subjective de l'oeuvre; faire de Saint-Denys-Garneau un mystique tourmenté par la grâce (et tronquer l'édition de ses oeuvres pour donner au mythe plus de vraisemblance). Et tout cela avec les meilleures intentions, de celles dont est pavé notre enfer littéraire.

Si l'oeuvre est un objet, elle en a les caractères ontologiques: elle forme un tout cohérent, complet, et possède en elle-même sa raison d'être. Autrement dit, ce n'est pas l'auteur qui nous en fournira la clé, mais elle-même. Cela, les critiques traditionnels l'admettent facilement en principe, et recourent à l'auteur censément dans le but d'*éclairer* l'oeuvre; l'ennui c'est que, dans la pratique, ils se contentent de l'éclairer, ne vont jamais au-delà des conditions qui en constituent l'infra-structure. Tout se passe comme s'il y avait un centre inaccessible de l'oeuvre, d'un côté, et de l'autre un bavardage accessoire, n'ayant aucun rapport avec celui-là, procédant d'un fond et d'une forme, et qui nous permette, par ses aspects les plus anecdotiques, de comprendre au mieux ce que l'oeuvre n'est pas. On parle d'un roman comme d'une histoire, dont on apprécie la teneur plus ou moins morale; ou comme d'une confession: par la lecture, de belles âmes communient, se chuchotent des beaux sentiments ; ou comme d'un exercice littéraire, dont on marque les imparfaits du subjonctif. Et l'on s'y mire; une oeuvre est bonne parce qu'elle ressemble au critique, et l'autre scandaleuse parce qu'il ne s'y retrouve point. Combien de fois nos censeurs hebdomadaires ont-ils avoué candidement *ne pas comprendre* l'oeuvre qu'ils lisaient? C'était, bien sûr, un tort impardonnable. D'ailleurs, certains ne peuvent comprendre que ce qu'ils croient.

Expliquer une oeuvre, c'est établir d'elle à elle une relation de cause à effet. L'oeuvre est à la fois son principe et sa conséquence: tous les mots, tous les thèmes qui la constituent sont dans un rapport de nécessité les uns avec les autres et le rôle du critique, comme nous le verrons plus loin, est précisément de découvrir le principe vital qui en commande tous les éléments, qui en justifie les différents aspects. (Il n'est évidemment pas question, pour un roman de cinq cents pages, d'une justification exhaustive, mais suffisante.) L'oeuvre est un *tout cohérent,* composé de *parties,* et il importe ici de bien définir les relations du tout aux parties et des parties au tout.

Un mot, dit Ferdinand de Saussure à propos du langage, n'a pas de sens tant en lui-même que par la différence qu'il marque avec tous les autres termes d'une langue donnée. Ainsi une langue sera un réseau de signes découpant selon les schèmes culturels qui la sous-tendent la totalité des choses visibles et invisibles. Il n'est point de langage sans intuition de la totalité du réel et les mots se multiplient avec la perception progressive des parties.

L'univers de l'oeuvre est semblable à celui d'une langue : l'oeuvre est avant tout l'expression exemplaire d'une réalité humaine totale, c'est-à-dire de la relation d'un être à la totalité du réel, et ses thèmes en seront les différentes manifestations. Dans cette optique, un thème d'une oeuvre ne se peut définir en dehors des rapports qu'il entretient avec tous les autres. Si l'enfance, chez Gabrielle Roy, n'a pas le même sens que chez Bernanos ou St-Exupéry, c'est que la réalité totale qu'ils expriment, et qui renvoie à une relation singulière et personnelle de l'homme au monde, varie selon chacun.

Mais avant de poursuivre, précisons notre définition du thème. Nous l'avons décrit comme une manifestation, ou mieux une épiphanie *(abschattung)* de l'oeuvre: c'est par lui que le centre de l'oeuvre se dévoile. Mais le thème lui-même se dévoile à travers le langage, la "périphérie" de l'oeuvre. Réalité signifiante, il se situe à mi-chemin entre le langage, dont il émerge, et le centre, qu'il révèle. Il est le moyen terme entre la partie et le tout et se définit, en même temps que par la réalité extérieure qu'il implique (enfance, vie, mort, destin), par ses coordonnées dans l'oeuvre. Ainsi, il n'est pas un mot de l'oeuvre qui ne participe, directement ou indirectement, d'une catégorie thématique (ou thème), laquelle participe, plus ou moins directement, du sens profond de l'oeuvre.

On peut cependant distinguer entre thèmes abstraits et concrets, intellectuels et sensibles. L'Irréparable, par exemple, et le poison ou le couteau, dans les *Fleurs du Mal,* appartiennent à deux ordres de réalités bien distincts. Doit-on privilégier le thème abstrait au détriment du thème concret? C'est ce que font la plupart des critiques, attentifs surtout à la signification intellectuelle de l'oeuvre. Mais c'est là faire trop bon marché de ce qu'il y a en elle de plus personnel et de plus mystérieux, de sa poésie profonde. Qu'il s'agisse d'un roman ou d'une pièce de théâtre, l'oeuvre est avant tout poésie — et les genres littéraires ne sont que différents

modes par lesquels celle-ci se réalise. Balzac, Zola, Stendhal sont de grands poètes — les poètes du roman.

Les thèmes concrets (nous n'employons pas ici le mot "symbole", pour bien signifier que le soleil, l'arbre sont des *thèmes* autant que la fatalité, le bonheur, etc..., et *renvoient d'abord à l'oeuvre;* les qualifier de "symboles" reviendrait à leur conférer une existence autonome) sont donc la poésie de l'oeuvre et lui donnent sa dimension existentielle, vécue, singulière. Ainsi le thème du rêve, dans *Bonheur d'occasion,* prendra-t-il la forme concrète du tourbillon: le tourbillon est pour Florentine le moyen d'accéder aux régions supérieures où elle *est* elle-même et coïncide avec son destin. Et cette image aboutit, dans le livre, à la danse chez Emmanuel où, par le tourbillon, s'effectue une symbiose éphémère entre la réalité quotidienne et le rêve. Cet épisode est un point tournant dans le roman car il exprime symboliquement le passage qui se fera du rêve à la réalité, de Jean à Emmanuel, grâce à ce mouvement circulaire toujours associé par ailleurs à l'idée de se "dépenser" soi-même, de se "brûler", de "s'épuiser". La fuite dans l'irréel fera place à une semblable fuite dans le quotidien — la fuite provenant de ce que ces deux réalités sont vécues l'une contre l'autre, irrémédiablement.

(Il est bon de souligner ici que les considérations théoriques élaborées dans cet article prendront leur pleine signification dans l'application que nous en ferons à des oeuvres précises.)

thèmes et "infra-thèmes"

Si le langage est un "système de systèmes", selon l'expression de Gustave Guillaume, l'univers de l'oeuvre l'est également, avec ses catégories thématiques plus ou moins concrètes ou abstraites, et ce qu'on peut appeler ses catégories "infra-thématiques", qui s'étendent aux moindres faits d'expression. (Nous excluons des faits d'expression les mots qui ont une fonction purement logique dans la phrase, tels que ces prépositions qui relient normalement un verbe à son complément; on consultera avec avantage la définition que donne Charles Bally du fait d'expression, dans son célèbre *Traité de stylistique.)*

Où commence le thème et où finit-il? Il est sûr qu'on ne peut parler, par exemple, du thème de l'article défini dans *Poussière sur la ville* ou *Au Pied de la Pente douce.* D'ailleurs l'article n'existant pas dans certaines langues comme le russe, il ne renvoie pas, à l'instar de l'arbre, ou même du caillou, à une réalité universelle (virtuellement ou en fait). Ceci est dû à ce qu'il ne dési-

gne pas un contenu (matériel ou conscientiel) mais constitue une structure de langage. Plus l'objet se diversifie — le caillou, le peigne, le cure-dents...—, se particularise, plus il s'éloigne de ce qu'on entend traditionnellement par thème.

Mais s'il est une hiérarchie qui relie le centre de l'oeuvre à sa périphérie, il n'existe pas moins une continuité réelle entre l'un et l'autre. Ainsi, la fréquence inusitée de telle proposition, de tel adjectif démonstratif (exemple: le "ce", chez Racine, analysé par Léo Spitzer), peut avoir une signification particulière. Dans *les Chimères,* Nerval emploie l'article défini à l'exclusion, ou presque de l'article indéfini :

"Je suis *le* Ténébreux, *le* Veuf,
*l'*Inconsolée,

Le Prince d'Aquitaine à *la* Tour abolie.

Ma seule Etoile est morte et mon luth
constellé

Porte *le* Soleil noir de *la* Mélancolie.

Dans *la* nuit *du* tombeau, toi qui m'as
consolé,

Rends-moi *le* Pausilippe et *la* mer
d'Italie,

La fleur qui plaisait tant à mon coeur
désolé

Et *la* treille où *le* pampre à *la* rose
s'allie..."

Le principe de cette récurrence réside dans l'univers *d'essences* par rapport auquel le poète se définit: il est non pas *un* mais *le* Ténébreux, *le* Veuf, *l'*Inconsolé, incarnation parfaite et simultanée de figures exemplaires; et chaque objet prendra cette même existence unique, essentielle: *la* fleur, etc. Reste à interpréter cette attitude du poète selon la démarche existentielle de l'oeuvre.

Les remarques de Gustave Guillaume, dans son *Introduction à une Psycho-mécanique du langage,* sur les articles défini et indéfini, l'un renvoyant à une multiplicité (ou unité) externe et l'autre à une multiplicité (ou unité) interne, sont du plus haut intérêt si l'on songe que certains écrivains (Thériault par exemple) utilisent l'article défini dans une proportion beaucoup plus large que d'autres (Gabrielle Roy). Le premier écrit: "Quand il eut atteint l'âge et prouvé sa vaillance..." alors que l'autre — sans vouloir faire de procès d'intentions — eût écrit plutôt: "Lorsqu'il eût atteint un certain âge..."

Ces préférences inconscientes ont leur source dans l'attitude première qui relie, chez les uns, l'*homme* à l'univers alors que, chez les autres, elle définit surtout le rapport de l'*individu* au monde (même si, derrière ce rapport, est dévoilée négativement une authentique "réalité humaine"). Malraux distinguait deux classes d'écrivains: ceux qui ont le culte de leur différence (individualistes) et ceux qui ont le culte de la com-

munion avec les autres hommes. Les premiers seraient plutôt des "écrivains de l'*être*" et les seconds, des écrivains de l'*action* ou du *faire*.

Donc tous les faits de langage ont leur nécessité en regard de la réalité profonde, première de l'oeuvre et contribuent tous, d'une façon plus ou moins directe, à la dévoiler. Si, dans l'oeuvre, "tout est un, un est tout", le sens global de l'oeuvre sera présent, sur un mode implicite, dans chacune de ses parties, et ceci, grâce à la *technique* de l'oeuvre.

la technique de l'oeuvre littéraire

L'oeuvre littéraire est composée de mots qui renvoient, par l'intermédiaire de différentes catégories thématiques, à son centre secret. La façon dont les mots (ou faits d'expression) composent entre eux à l'intérieur de la phrase constitue le style. La façon dont les phrases composent entre elles pour former le paragraphe, et les paragraphes pour former le chapitre, et les chapitres pour former la "partie" constitue l'aspect proprement "composition" du roman. (En poésie, on parlerait, bien sûr, non pas en termes de style, de paragraphe ou de chapitre, mais de "parole", de vers, de strophe...)

Parmi les autres aspects techniques qui se rattachent au roman, il faut mentionner la façon de présenter, de traiter les personnages, la réalité extérieure, les sentiments, etc...; l'optique de la narration, une ou multiple, la place accordée au dialogue, à la description, au récit... La technique est donc l'ensemble des systèmes de relations qui régissent aussi bien le langage dans ses structures générales que dans ses structures les plus particulières. Et si nous faisons du thème la "cellule" de l'oeuvre, c'est-à-dire son unité signifiante, la technique pourra se définir comme la façon même dont les thèmes composent entre eux, au niveau du langage périphérique.

Nous avons dit plus haut que la totalité de l'oeuvre était présente dans la moindre de ses parties. Le style, en effet, qui s'étend à tous les faits d'expression puisqu'il est le principe même de leur association, a pour fonction d'instaurer dans le détail de l'oeuvre son unité profonde (qui est son centre).

En effet, le recours à tel moyen d'expression plutôt qu'à tel autre pour rendre une idée donnée est toujours significatif en regard de l'oeuvre. Toute expression implique, en même temps que la notion intellectuelle de la chose exprimée, une façon plus ou moins *affective* de l'exprimer, et cette affectivité se retrouve, identique, dans tout le langage de l'oeuvre. En d'autres termes, il y a une *tonalité générale* du roman ou

du poème que le style instaure dans tous ses détails — d'où ce qu'on peut appeler l'unité d'impression, et d'où également le fait que l'on parle de style aussi bien à propos de l'ensemble que du détail d'une oeuvre.

L'expressivité ou affectivité du langage, qui renvoie donc immédiatement au centre de l'oeuvre, permet de comprendre comment les thèmes composent vraiment entre eux — et de dégager par la suite leur dimension singulière, personnelle.

Par exemple Chateaubriand, dans un passage de *René*, emploie le mot "Eternel" pour désigner Dieu, alors qu'en d'autres endroits il emploie simplement le mot Dieu ou l'expression "le Très Haut". De ces trois moyens de formuler une même réalité, il est bien évident que le mot Dieu est le plus simple, celui qui correspond le plus immédiatement à la notion intellectuelle de l'être représenté.

Pourquoi alors Chateaubriand recourt-il à "l'Eternel" dans le passage suivant:

> "O Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... Beauté céleste! Je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'*Eternel* de te donner le reste de ma vie."

On pourrait répondre que l'auteur désire éviter la répétition du mot Dieu. Mais il eût pu recourir alors à "Très-Haut", à "Tout-Puissant", à l'"Etre suprême". Et il est bien sûr qu'il l'aurait pu. Mais nous prétendons qu'il y a un caractère de nécessité dans le recours à une forme d'expression plutôt qu'à une autre et que l'auteur, inconsciemment, choisit celle qui répondait le mieux à ce qu'il désirait (inconsciemment) exprimer, ou plutôt, choisit celle qui convenait le mieux à la perfection et à la cohérence, obscurément ressenties, de l'oeuvre.

Nous avons donc devant nous, choisi parmi tant d'autres, un mot qui fait question. La réponse, c'est le contexte immédiat et la connaissance générale de l'oeuvre qui la rendra possible, du fait de la relation de tous les thèmes entre eux.

L'image de la femme qui nous est ici présentée est celle de la mère-épouse: Eve est ici à la fois la première mère (puisqu'Adam nous est donné comme le premier *père* et non le premier *homme*), et la femme, "celle qu'on prend dans ses bras". Or un passage d'*Atala* associe de même façon les thèmes de l'épouse et de l'Eternel:

> "Les yeux levés vers le ciel à la lueur des éclairs *je tenais mon épouse dans mes bras en présence de l'Eternel.*"

On ne peut qu'être frappé par la répétition de l'association, fort probablement inconsciente de la part de l'auteur, qui s'établit entre la notion de l'Eternel et l'image de la femme que l'on prend dans ses bras. Et si l'on tient compte par ailleurs de l'utilisation du mot "éternel"

dans d'autres passages du récit, où il est employé pour qualifier la nature des inquiétudes de René et de l'oubli dans lequel il veut ensevelir ses souvenirs, nous en arrivons à l'interprétation suivante:

Le contexte nous apprend d'abord que, si les inquiétudes romantiques de notre héros sont éternelles, c'est qu'elles ont leurs racines dans son enfance même ("Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance..."); et à son enfance se relie le thème de la mère ou mieux, d'une culpabilité sourde à son endroit: "J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde." (Cette culpabilité recoupe d'ailleurs celle de l'auteur, qui tenait son *Essai sur les Révolutions* pour responsable de la mort de sa mère.) Les "inquiétudes éternelles" de René renvoient donc à une culpabilité originelle devant la vie et devant la femme en particulier, et c'est à cette culpabilité "éternelle", croyons-nous, que René veut faire échec par l'amour de la femme-épouse. Tous ces arrière-plans nous semblent implicites dans le mot Eternel et donnent ici un sens particulier à l'association extrêmement fréquente de la religion et de l'amour dans l'oeuvre de Chateaubriand.

Ceci n'est qu'un rapide exemple de la façon dont nous procédons dans le commentaire de texte, et permet d'entrevoir les horizons immenses qui s'ouvrent à la critique. Si le rôle de celle-ci est de comprendre l'oeuvre de l'intérieur et de la caractériser dans sa dimension à la fois la plus totale et la plus singulière, c'est à partir du texte même qu'elle devra remonter à la totalité, en tenant compte de la thématique la plus particulière comme de la plus générale. Sinon, la définition de l'oeuvre demeure fort approximative et se situe au strict niveau des valeurs — spirituelles, morales, humaines ou esthétiques selon le goût...

Mais si le style — c'est-à-dire l'emploi de chaque mot dans la phrase en regard de la notion purement intellectuelle qu'il désigne, et la façon même dont les mots sont agencés entre eux pour obtenir ce qu'on appelle des "effets de style" (inversions, tours elliptiques, etc...) — est significatif *de l'oeuvre,* les structures plus générales de cette dernière le sont tout autant: pourquoi telle formule romanesque, telle économie des diverses fonctions (la fonction narrative, la fonction descriptive, les dialogues, etc...), telle division-en-chapitres, et le reste. L'examen de ces questions doit amener le critique ou le lecteur à une vision toujours plus approfondie des chefs-d'oeuvre. Car c'est une même loi qui régit à la fois la thématique et la technique de l'oeuvre, et cette loi, c'est sa signification profonde, son être singulier — ce que Mikel Dufresne appellerait son "*a priori* existentiel".

Il ne nous reste plus, pour conclure sur ces brèves considérations, qu'à esquisser en quelques mots une méthode de critique littéraire.

Ce à quoi doit viser le critique, c'est à découvrir la dimension singulière d'une oeuvre, c'est-à-dire ce qui fait qu'elle est telle et non pas une autre. (Notons ici que cette dimension singulière ne nie pas les dimensions plus générales qui s'y rattachent, mais les intègre et les unifie.)

Pour ce faire, il doit tenir compte aussi bien de la thématique sensible que de la thématique abstraite, et de leurs relations. L'être de l'oeuvre ne prenant un sens que par sa manifestation dans le langage périphérique, c'est-à-dire l'expression, c'est à travers le détail que le critique pourra remonter à la totalité, et inférer ainsi les liens qui rattachent l'une à l'autre. D'où l'utilité d'un *commentaire,* c'est-à-dire d'une étude synchronique des thèmes, mené dans l'esprit que nous avons défini.

Mais cette étude, axée sur quelques passages choisis pour leur "densité thématique", n'exclut aucunement la possibilité d'une étude diachronique des thèmes (menée à travers toute l'oeuvre). Et il est possible, dans une certaine mesure, de combiner les deux, en insérant des développements d'ordre diachronique sur tel ou tel thème, au commentaire d'une tranche de l'oeuvre.

On devra enfin montrer de quelle façon la composition de l'oeuvre concourt à lui donner sa signification particulière. Jean Rousset, dans *Forme et signification (Essais sur les structures littéraires, de Corneille à Claudel),*[5] est un des pionniers de cette étude structurale.

Alors que nous avons déjà des oeuvres littéraires de grande classe, que la jeune génération promet de hausser la littérature canadienne-française à un statut international, la critique ne peut plus se permettre d'être retardataire ou inutile, voire nuisible. Ce à quoi nous devons en arriver, c'est à une conception renouvelée et moins superficielle de nos oeuvres littéraires. On a trop souvent parlé de "la sympathie qui nous rend si attachantes les oeuvres de Gabrielle Roy", du rôle prépondérant de la grâce chez Saint-Denys-Garneau, et autres balivernes du genre. La critique désormais sera intelligente ou ne sera pas.

André BROCHU

REFERENCES

1 Cf. René Boirel, *Théorie générale de l'invention,* P.U.F., 1961.

2 *La Correspondance des arts,* Flammarion, 1947.Cité dans: Gaëtan Picon. *Panorama des idées contemporaines,* Gallimard, 1957, p. 383.

3 *L'Instauration philosophique,* Alcan, 1939, pp. 38 et sq.

4 *Saint Genêt, comédien et martyr,* Gallimard, 1952, p. 517 (note).

5 José Corti, 1962.

le médecin ressuscité

par jacques ferron

Dufeutreau mort, j'entendis parler de lui pour la première fois par de braves gens qui se contredisaient fort honnêtement, les uns prétendant qu'il était au ciel, les autres chez le Diable. Moi, cela m'était bien égal, je ne le connaissais pas, je ne crois ni à Dieu ni à l'enfer et encore moins aux médecins. Je constatais seulement qu'il était encore bien vivant, ce défunt, pour animer des opinions aussi diverses. Il est vrai qu'il était frais enseveli et qu'il arrive alors qu'on gonfle de partout, de la réputation même — un regain qui n'est jamais durable. Je pensais que dans six mois, un an, quand il serait bien pourri, bouché jusqu'aux os, je n'entendrais plus parler de ce confrère. Il cessa de s'imposer à mon attention même s'il continuait de m'envoyer de temps à autre des clients. Ces retardataires d'ailleurs ne faisaient que mentionner son nom et ne cherchaient pas à le garder en procès pour le sauver ou le damner, beaucoup moins justiciers que les premiers.

Un an se passe, m'arrive un grand adolescent, les cheveux teints, une araignée noire dans chaque pupille, dont la toile apparaît sur les paupières, les tempes, les joues, une toile de fines rides où le sourire du regard bleu, qui clignote et papillonne, se débat et disparaît, pour recommencer à nouveau et s'éteindre encore, ainsi de suite. Il s'assied de biais devant moi, s'agrippe des deux mains à l'accoudoir du fauteuil comme au bastingage d'un vieux cuirassé dont les engins ne tourneraient plus qu'au prix d'une intolérable vibration. S'il ne se maintenait pas, il aurait la tête montée sur un cou de caoutchouc, ça ne serait pas sérieux. Il serre donc l'accoudoir et tente de souder au meuble ses parties branlantes. Il semble devoir se liquéfier. Alors il me regarde et me sourit, à son mieux. Ce n'est pas fameux: il a converti l'amplitude de ses tremblements en multipliant leur fréquence, la tête frémissante de hochements et de dénégations si rapides qu'on la croirait entourée d'une fine buée d'incohérence. Je l'observe, je suppute: soixante-dix, quatre-vingts ans? En tout cas, un drôle d'adolescent. Il dit d'une voix forte, en ar-ti-cu-lant bien:

— Dufeutreau se cache.
— Je le croyais mort.
Il se mit à rire, et de bon coeur.
— Mort, Dufeutreau! Vous êtes tombé dans le panneau. Ah, qu'il est fin, cet homme! Je vais vous dire: il ne veut plus soigner. Il avait une clientèle énorme, difficile à dérouter. Alors il a lancé la rumeur de sa mort. Il méritait bien de jouir un peu de la vie. Il n'est pas jeune, il a peut-être cinq ans de plus que moi, mais il a su se conserver. Il s'est sans doute acheté une petite villa de banlieue. Ses Acadiennes doivent être avec lui' trois générations, monsieur. Il les a toutes passées. Et savez-vous ce qu'il attend? la quatrième génération. Il me l'a dit: "Je ne mourrai pas avant d'avoir couché avec elle". Et Dufeutreau ne s'est jamais trompé. C'est lui qui m'a sauvé la vie. Ma femme venait de mourir, je penchais du côté de sa tombe. "Demi-tour", qu'il a dit, et il m'a poussé au bordel. Il ne soignait que les glandes, mais les glandes, c'est le moteur de la vie.

Après un an il ne pouvait s'agir que d'une résurrection. Il était beaucoup plus fort que je n'avais pensé, ce médecin. Je me sentis honoré d'avoir à le remplacer. L'adolescent, l'apôtre, l'évangéliste avait encore besoin de soins médicaux. Il avait continué de courir les filles consciencieusement, tant bien que mal, la passion incertaine, chevauchée par le devoir. Il accomplissait son plaisir avec une sorte de mélancolie qui le disposait à la chaude-pisse, laquelle il acceptait toujours avec résignation, sinon soulagement. C'était la trêve de Dieu à l'éternel combat que lui avait imposé son terrible thérapeute. Et c'est à cette occasion que je le voyais.

— Ne me guérissez pas trop vite, disait-il, car le mal pourrait se jeter ailleurs.

Il revint trois ou quatre fois. Il s'agrippait toujours à l'accoudoir. Mais je m'était habitué à sa façon. Un jour il me parut plus jeune que jamais. Il venait m'annoncer son départ pour le Midi de la France. Il avait converti sa fortune en rentes viagères. "Je ne suis pas plus bête que Dufeutreau, dit-il, je vais me la couler douce". Ce fut alors que j'aperçus sur sa tempe l'araignée de ses rides. Il ne s'en rendait pas compte. Il était joyeux. Il me serra la main. Je ne l'ai jamais revu, bien sûr. Il y a sans doute quelque part un ciel où le Docteur Dufeutreau donne des consultations aux immortels.

Jacques FERRON

deux poèmes

gaston miron

Dans les lointains de ma rencontre des hommes
le coeur serré comme les maisons d'Europe
avec les maigres mots frileux de mes héritages
avec la pauvreté natale de ma pensée rocheuse

j'avance en poésie comme un cheval de trait
tel celui-là de jadis dans les labours de fond
qui avait l'oreille dressée à se saisir réel
les frais matins d'été dans les mondes brumeux

Paris 1960

L'AMOUR ET LE MILITANT

à toi, qui sais

Chaque jour je m'enfonce dans ton corps
et le soleil vient battre dans tes veines
mes bras enlacent ta nudité sans rivages
où je déferle comme un espace sans bords

sur les pentes d'un combat devenu total
au milieu de la plus quotidienne obscurité
je pense à toi comme au jour de ma mort
chaque jour tu es ma seule voie céleste

malgré l'érosion des peines tourmenteuses
je parviens à hisser mon courage faillible
je parviens au pays lumineux de mon être
que je t'offre avec le goût d'un ordre nouveau

amour, sauvage amour de mon sang obscur
comme le visage du vent dans les broussailles
femme, il me faut t'aimer, femme de mon âge
comme le temps précieux et blond du sablier

Gaston MIRON — Paris 1960

suite fraternelle

jacques brault

Ubi bene, ibi patria.

En réalité la patrie est aussi
là où l'on est très mal...
Ilya Ehrembourg

Je me souviens de toi Gilles mon frère oublié dans la terre de Sicile
je me souviens d'un matin d'été à Montréal je suivais ton
cercueil vide j'avais dix ans je ne savais pas encore

Ils disent que tu es mort pour l'Honneur ils disent et flattent leur bedaine
flasques ils disent que tu es mort pour la paix ils disent et sucent
leur cigare long comme un fusil

Maintenant je sais que tu es mort avec une petite bête froide dans la
gorge avec une sale peur aux tripes j'entends toujours tes vingt
ans qui plient dans les herbes crissantes de juillet

Et nous demeurons pareils à nous-mêmes rauques comme la rengaine
de nos misères
Nous
les bâtards sans nom
les déracinés d'aucune terre
les boutonneux sans âge
les demi-révoltés confortables
les clochards nantis
les tapettes de la grande tuerie
les entretenus de la Saint-Jean-Baptiste

Gilles mon frère cadet par la mort ô Gilles dont le sang épouse la
poussière

Suaires et sueurs nous sommes délavés de grésil et de peur
La petitesse nous habille de gourmandises flottantes

Nous
Les croisés criards du Nord
nous qui râlons de fièvre blanche sous la tente de la Transfiguration
nos amours ombreuses ne font jamais que des orphelins
nous sommes dans notre corps comme dans un hôtel
nous murmurons une laurentie pleine de cormorans châtrés
nous léchons le silence d'une papille rêche
et les bottes du remords

Nous
les seuls nègres aux belles certitudes blanches
ô caravelles et grands appareillages des enfants-messies
nous les sauvages cravatés
nous attendons depuis trois siècles pêle-mêle
la revanche de l'histoire
la fée de l'occident
la fonte des glaciers

Je n'oublie pas Gilles et j'ai encore dans mes mots la cassure par où
tu coulas un jour de fleurs et de ferraille

Non ne reviens pas Gilles en ce village perdu dans les neiges de la
Terre Promise
Ne reviens pas en ce pays où les eaux de la tendresse tournent vite en
glace
Où circule toujours la jongleuse qui hérissait ton enfance
Il n'y a pas d'espace ici pour tes gestes rassembleurs de vérités sauvages
Tu es de là-bas maintenant tu es étranger à ton peuple
Dors Gilles dors tout ton sommeil d'homme retourné au ventre de l'oubli

A nous les mensonges et l'asphalte quotidienne
A nous la peur pauvresse que farfouille le goinfre du ridicule
Pirates de nos désirs nous longeons la côte de quelque Labrador fabuleux
Loin très loin de ta Sicile brûlante et plus loin encore de nos plus secrètes
brûlures

Et voici que tu meurs Gilles éparpillé au fond d'un trou mêlé aux
morceaux de tes camarades Gilles toujours violenté dans ton pays
Gilles sans cesse tourmenté dans ton peuple comme un idiot de
village

Et perdure la patrie comme l'amour du père haï

pays de blancheur indolente pays de pâleur suspecte pays de rage rentrée pays bourré d'ouate et de silence pays de faces tordues et tendues sur des mains osseuses comme une peau d'éventail délicate et morte pays hérissé d'arêtes et de lois coupables pays bourrelé de ventres coupables pays d'attente lisse et froide comme le verglas sur le dos de la plaine pays de mort anonyme pays d'horreur grassouillette pays de cigales de cristaux de briques d'épinettes de grêle de fourrure de fièvres de torpeur pays qui s'ennuie du peau-rouge illimité

Cloaques et marais puants où coltinons le mauvais sort
Oh le Livre le Livre où c'était écrit que nous grugerions le pain dur que nous lamperions l'eau moqueuse
Rare parchemin grimoire éculé hiéroglyphe savantasse écriture spermatique obscène virgule
tu nous fascines tu nous façonnes
Quel destin mes bêtes quelle destinée la rose aux bois et le prince qui n'y était pas

Muets hébétés nous rendons l'âme comme d'autres rendent la monnaie
Nos cadavres paisibles et proprets font de jolies bornes sur la route de l'histoire
Gravissons la montagne mes agneaux et renouons avec le bois frustre nous sommes une race de bûcherons et de crucifiés

Oui mère oui on l'a brûlé ton fils on a brûlé mon frère comme brûle ce pays en des braises plus ardentes que toutes les Siciles oui on nous a marqués au front d'une brûlure qui sent mauvais quand rougeoient les soirs de mai
Et nous brûlons nous brûlons bénis et multicolores et rentables comme un étalage de lampions

Il n'a pas de nom ce pays que j'affirme et renie au long de mes jours
mon pays scalpé de sa jeunesse
mon pays né dans l'orphelinat de la neige
mon pays sans maison ni légendes où bercer ses enfançons
mon pays s'invente des ballades et s'endort l'oeil tourné vers des amours étrangères

Je te reconnais bien sur les bords du fleuve superbe où se noient mes haines maigrelettes
des Deux-Montagnes aux Trois-Pistoles
mais je t'ai fouillé en vain de l'Atlantique à l'Outaouais de l'Ungava aux Appalaches
je n'ai pas trouvé ton nom
je n'ai rencontré que des fatigues innommables qui trainent la nuit entre le port et la montagne rue Sainte-Catherine la mal fardée

Je n'ai qu'un nom à la bouche et c'est ton nom Gilles
ton nom sur une croix de bois quelque part en Sicile
c'est le nom de mon pays un matricule un chiffre de misère une petite mort sans importance un cheveu sur une page d'histoire

Emperlé des embruns de la peur tu grelottes en cette Amérique trop vaste comme un pensionnat comme un musée de bonnes intentions
Mais tu es nôtre tu es notre sang tu es la patrie et qu'importe l'usure des mots
Tu es beau mon pays tu es vrai avec ta chevelure de fougères et ce grand bras d'eau qui enlace la solitude des îles
Tu es sauvage et net de silex et de soleil
Tu sais mourir tout nu dans ton orgueil d'orignal roulé dans les poudreries aux long cris de sorcières

Tu n'est pas mort en vain Gilles et tu persistes en nos saisons remueuses
Et nous aussi nous persistons comme le rire des vagues au fond de chaque anse pleureuse

Paix sur mon pays recommencé dans nos nuits bruissantes d'enfants
Le matin va venir il va venir comme la tiédeur soudaine d'avril et son parfum de lait bouilli
Il fait lumière dans ta mort Gilles il fait lumière dans ma fraternelle souvenance
La mort n'est qu'une petite fille à soulever de terre je la porte dans mes bras comme le pays nous porte Gilles

Voici l'heure où le temps feutre ses pas
Voici l'heure où personne ne va mourir
Sous la crue de l'aube une main à la taille fine des ajoncs
Il paraît
Sanglant
Et plus nu que le boeuf écorché
Le soleil de la toundra
Il regarde le blanc corps ovale des mares sous la neige
Et de son oeil mesure le pays à pétrir

O glaise des hommes et de la terre comme une seule pâte qui lève et craquelle
Lorsque l'amande tiédit au creux de la main et songeuse en sa pâte se replie
Lorsque le museau des pierres s'enfouit plus profond dans le ventre de la terre
Lorsque la rivière étire ses membres dans le lit de la savane
Et frileuse écoule le biceps des glaces étreindre le pays sauvage

Voici qu'un peuple apprend à se mettre debout
Debout et tourné vers la magie du pôle debout entre trois océans
Debout face aux chacals de l'histoire face aux pygmées de la peur
Un peuple aux genoux cagneux aux mains noueuses tant il a rampé dans la honte
Un peuple ivre de vents et de femmes s'essaye à sa nouveauté

L'herbe pousse sur ta tombe Gilles et le sable remue
Et la mer n'est pas loin qui répond au ressac de ta mort

Tu vis en nous et plus sûrement qu'en toi seul
Là où tu es nous serons tu nous ouvres le chemin

Je crois Gilles que tu vas renaître tu es mes camarades au poing dur à la paume douce tu es notre secrète naissance au bonheur de nous-mêmes tu es l'enfant que je modèle dans l'amour de ma femme tu es la promesse qui gonfle les collines de mon pays ma femme ma patrie étendue au flanc de l'Amérique

1943-1963

Jacques BRAULT

psaume pour une révolte de terre

paul-marie lapointe

nul amour n'a la terre qu'il embrasse
et ses fleuves le fuient

colère
diluvienne métamorphose
tes blessés reposent en délire
tes paroles sont vides et les jours se répètent

la mise à mort est parée de dentelles
et le sang gicle dans la foule
maternités futiles

ô psalmodie ô psaumes

(que ferons-nous de cette pierre et de ce feu?)

l'aigle ploie
son cavalier sa proie
rompt l'effroi
prend l'usine

les pères crucifiés
anges rompus salamandres atterrées
vont aux bois le dimanche
semaines perpétuelles et vaines

ô psalmodie ô psaumes

périssent les hommes et les jours au jour le jour
la poussière couvre l'été
saisons champêtres
repas nécessaires
inoubliables morts

(mes villes aux pauvres pauvres dans l'aisselle des coffres
mes agités
futiles
travailleurs) les muscles et la force sont pour le coeur
et la colère
sont pour le coeur et le beffroi de la sueur
pour la colère des villes renfrognées
pour le pain des villes
et le pain pour le terreau
le terreau pour les pierres et la pluie
la pluie pour les pierres
et les pierres mêmes s'effritent
et la colère et les muscles et le coeur

petit homme
irremplaçable petit homme
avec ta faim
et la terreur qui te fuit et te poursuit

ô psalmodie ô psaumes

silence minuscule
les sublimes s'entourent
coiffés de plumages
d'anneaux

danaïdes
les fleuves coulent
avec eux les villages

ô psalmodie ô psaumes

entre les îles circulent des glas des cargos

plongeuses de nuit passent les vies
soudées aux reins les plus revêches
comme croix à la proie
par le clou par le froid

ô psalmodie ô psaumes

les marées mortelles balancent leurs oiseaux

(musaraignes de la mort
hommes femmes enfants)

ô psalmodie ô psaumes

les villes molles sécrètent des cristaux opaques
missiles de chaque jour
où la terreur vrombit comme un dieu

peuples humiliés petits du monde
multitudes sous la terre
dans le métal des mines
dans le fumier des récoltes
dans les racines des parallèles

(aciers de couleurs aluminium titanes
impassibles alliages
nos os futiles reposent dans leurs chairs)

les arêtes des mondes sont illusoires
leurs écailles fausses mers

ô psalmodie ô psaumes

interminable colère si l'étoile chavire

fleuve d'un effroi comme jamais un jour si la colère piétine après l'heure du lunch pancartes en mains avec un cri et des armes — dieu sait pourquoi! nous les traitions comme un fils nous étions un père — et le monde ne sera plus jamais le même ni la terre (depuis, elle tourne au vent qui sourd de l'intérieur, de la rage et la paix guerrière s'efface ainsi qu'aux premières rafales de l'hiver — dieu! l'hiver est dur mais précède mai) ainsi cette guerre pacifiante apporte une terre propice nous la voulons

ô psalmodie ô psaumes

quand le dernier homme sera fusillé d'une tendresse mortelle
l'artère s'agitera comme un parfum
la misère s'accroîtra d'une feuille perverse
animale où s'allumeront les artifices du cri et du sommeil

les accords s'envoleront des cages
anges alimentés de carbone
lins du volcan ostensoirs des caresses

ô psalmodie ô psaumes

et le délire que nous avons connu
d'alimenter l'espace années volontaires ô survivantes
nous le tenons bouche à bouche
comme un cri

(les appels s'enracinent
tiennent à la fécondité des cuivres et du blé
nous les enlaçons dans la profondeur des côtes
dans la ruche de l'effroi)

ô psalmodie ô psaumes

humaines saison
savoureuses saisons
filles de chaleur
tout se trame dans un baiser
l'espoir et le pain
l'audace de posséder la terre

demain s'amoncelle dans l'altitude des caresses

dans le nid du délire s'envolent des oiseaux multiples
des villes profondes et légères
des forêts de liqueur
une planète fervente innombrable

astres
maisons de juillet
nous sommes portés par l'eau et le délire
(mais la foi n'est-elle qu'apprivoisée famille main d'oeuvre?)

possession prophétique
mère des plaisirs

ô psalmodie ô psaume

si le dieu qu'apostrophent les ors n'allait être que charme
et ses cratères filles privées d'air
astéroïdes à l'ivresse close
seigneur que deviendrons-nous?

les fruits savent posséder l'âme
comme l'étalon la mère

Paul-Marie LAPOINTE

chroniques

chronique d'une révolution

progrès des manifestations

andré major

La chronique que je devais consacrer aux militants du FLQ est remise à plus tard, étant donné l'importance que j'accorde à certains événements comme celui de la manifestation à la Place des Arts (les réactions des journaux, la nécessité d'organiser les manifestations). A propos du FL Q je ne saurais trop recommander la lecture du livre de Bernard Smith: **Les Résistants du FLQ.**

Dans cette chronique je dirai un mot sur **La Phalange,** sur la **torsion des testicules** comme méthode policière.

place des autres ou démocratie policière

Ceux qui ont manifesté lors de l'inauguration de la Place des Arts n'avaient pas prévu que les forces de l'Ordre les y recevraient en un si grand nombre. Cela explique que la police, qui elle était organisée, ait pu si facilement les maîtriser. Pour la première fois, cependant, la foule des manifestants a résisté, et fort bien, si l'on tient compte des manoeuvres policières. Après avoir été dispersés par les chevaux, après avoir perdu leurs pancartes que des policiers déchiraient, les manifestants se sont regroupés et ont manifesté. Ne pouvant défiler, ils chantaient et criaient des slogans. Une telle manifestation était nouvelle. Elle a duré tout le temps du "spectacle". Malgré les arrestations. Il faut dire que des orateurs, dont Gaston Miron (oui, le poète), haranguaient la foule du haut d'une fenêtre. Pour la première fois, je crois, les slogans étaient socialistes. M. Langlois, de **Montréal-Matin,** en a été offusqué: il ne comprenait pas qu'on s'en prenne à la petite élite canadienne-française. Et pour cause! Si on s'était contenté de s'en prendre aux Anglais (on aurait eu tort, remarquez), il aurait applaudi, ce monsieur, mais **pensez donc j'étais dans la salle, moi, et j'avais honte, oui, honte de mes compatriotes qui chantaient :** "Les bourgeois c'est comme les cochons".

Et monsieur Pelletier, lui, qui est bon démocrate, s'est empressé de confesser son credo démocratique pour ensuite dénoncer la manifestation. Ce qui l'a frustré, c'est que ce soient les indépendantistes qui y aient participé. **Ça n'a plus de sain bon sens, ils se fourrent le nez partout, ces gens-là.** Il nous dit de ne pas nous mêler de ces problèmes-là — problèmes sociaux, problèmes économiques. Or, c'est le même monsieur qui, l'an dernier, nous accusait d'avoir une pensée vide, creuse, sans contenu social et politique. Et aujourd'hui il nous reproche de nous intéresser à ce qui se passe dans **notre** société. Voyez-vous, ça fait cent fois qu'on le répète bande de sourds, nous ne désirons la souveraineté politique que pour corriger **tout** ce qui va mal dans notre société. La contradiction de l'éditorialiste est si grossière qu'elle relève ou de la mauvaise foi ou de l'incon-

science. Je sais, monsieur Pelletier est un homme respectable, qui a fait jadis beaucoup de bien pour notre société (regardez-la un peu celle-là...). Il n'empêche qu'aujourd'hui son éditorial accroît l'exaspération des jeunes qui le lisent encore. Ils le lisent pour voir... au cas où... Mais c'est toujours la même hargne à leur égard. Je prétends qu'avec ça, et tout le reste, la violence recommencera. Comme je le disais dans la chronique précédente, AUX YEUX DE PELLETIER, TOUT CE QUE FERONT LES SEPARATISTES SERA MAUVAIS PARCE QUE CE SONT EUX QUI LE FONT.

Mais il est un fait de première importance: la manifestation elle-même, l'esprit dans lequel elle s'est déroulée, la ferveur et le sang-froid de ceux qui y participaient. A la violence des matraqueurs les manifestants ont opposé une résistance pacifique, ce qui est tout à leur honneur, étant donné qu'ils n'étaient pas préparés aux tactiques nouvelles de la police.

C'est un progrès. Car jamais auparavant l'Ordre n'a déployé autant de forces pour boycotter une manifestation.

nécessité de l'organisation

Canada-mon-cul! Ce slogan, j'avoue, faisait plaisir. De même que les cris **FLQ! A BAS LES BOURGEOIS!,** etc. Mais cela est peu quand la police vous matraque, quand les chevaux foncent sur vous. Il faudrait désormais — chacun en a formulé le voeu — que les manifestations soient organisées, préparées minutieusement par une équipe chargée de l'organisation des manifestations. Je propose donc que les partis intéressés s'entendent pour former une telle équipe. Car il est bien évident qu'il faut opposer quelque chose à la violence policière. Sinon, je le répète, des mouvements naîtront qui répondront efficacement ou non à la violence des matraqueurs officiels du régime.

Mais il ne faudrait pas se refuser à voir dans cette manifestation un net **progrès.** Progrès par rapport aux précédentes manifestations, celle menée contre Gordon qui faisait un peu anarchiste... A la Place des Arts, les manifestants ont gardé leur sang-froid. Et leurs slogans répondaient mieux aux revendications qu'il était nécessaire d'exprimer.

torsion des testicules, une pratique courante

J'aimerais souligner ce qu'ont d'écoeurant les méthodes de la police. Nous avons appris que nos policiers tordaient les testicules des militants du Néo-FLQ. Drôle de façon de leur tirer les vers du nez... On dit que la méthode est efficace et qu'on y a très souvent recours. Ce n'est pas uniquement pour maintenir l'ordre qu'on entre dans la police.

la phalange ou le retour au bercail

Voyez-vous, quand on ne croit ni à Dieu ni à Diable, il est bien difficile de payer sa dime, de manger du communiste et de lutter pour un Etat où tout le monde se confesse.

Vous voulez libérer le Québec pour bannir les athées, ça vous regarde. Mais sachez que vous ne trouverez pas de clients chez les jeunes qui ont vécu dans nos institutions confessionnelles. Vous n'êtes qu'une clique de fanatiques qui faites plus de bruit (grâce aux journaux) que de bien. Vous faites peur à ceux qui mêlent tout: indépendance et réaction, souveraineté et isolement, etc. Vous donnez aux fédéralistes de tout crin l'occasion rêvée de ridiculiser l'idée de l'indépendance. Vous nous emmerdez un peu, mais nous n'avons pas peur. Et nous serons athées si nous le voulons, okay, phalangistes! De toute façons, les journaux ont exagéré l'importance de votre mouvement parce que ça servait leur propagande anti-séparatiste.

note sur la manifestation

Un journal de langue anglaise nous apprend que ceux qui ont été arrêtés au cours de la manifestation Place des Arts ont été condamnés, **sauf un.** Ce dernier, accusé de port d'arme illégal, a protesté de ses bonnes intentions en affirmant qu'il voulait aider la police à résister aux manifestants. Et la Justice lui a tout pardonné. Pour la Justice, les séparatistes ne sont pas des citoyens, et en blesser quelques-uns serait considéré comme un service rendu à la société. De cette injustice nos journaux n'ont rien dit. On sait pour qui ils travaillent, mais il ne faudrait pas qu'ils nous trompent trop longtemps. Leur trahison est une forme de violence.

Une chose est certaine: la révolution ne fait que commencer. Qu'on se mette bien ça dans la tête. Ni les fédéralistes, ni la RCMP, ni la police locale, ni la presse n'arrêteront cette révolution. Ce n'est pas non plus en tordant les testicules des jeunes militants qu'on détruira la violence. Bien au contraire, toutes les violences qui nous sont faites justifient et appellent une autre violence, la nôtre.

André MAJOR

---

les divertissements

denys arcand

Evidemment de ces temps-ci nous avons un nouveau divertissement qui s'appelle la Place des Arts. Je ne dirai rien des manifestants de la soirée d'ouverture qui furent écrasés par nos bonnes grosses polices-à-cheval. Je ne dirai rien non plus des tapis rouges de la salle de concert, ni n'entreprendrai une polémique sur son acoustique. Je ne parlerai pas de Wilfrid Pelletier qui demeure le seul chef d'orchestre complètement sourd du monde civilisé. Je préfère oublier le cabotinage de Zubin Metha, et ces monstres d'ennuis que sont les symphonies d'un certain Gustav Mahler. Car il est entendu que les concerts d'ouverture de ce monument de notre culture sont des exemples-types de mauvais goût et de sénilité. Au surplus disons que les difficultés avec l'Union des Artistes nous ont fort heureusement évité un Molière par l'horrible Théâtre du Nouveau-Monde. Ces mêmes difficultés nous ont cependant privé d'un spectacle de Paul Buissonneau qui s'annonçait comme très prometteur. Ces conflits inter-syndicaux sont d'ailleurs de nature à nous faire réfléchir.

Tout le monde connaît l'essentiel du débat: l'Union des Artistes de Montréal veut avoir juridiction complète sur la Place des Arts; l'Actor's Equity de Toronto et New-York dit ne pas pouvoir tolérer cela. Bien entendu la position de l'Union des Artistes s'explique par le contexte actuel de Résistance qui règne au Québec. L'attitude de l'Actor's Equity est la réaction normale d'un organisme anglo-saxon nord-américain devant une prise de position concurrente par un syndicat québecois. C'est pourquoi, au plus fort du conflit, et avant que ne se signe la trêve actuelle de six mois, l'Actor's Equity parla d'interdire à tous ses membres, c'est-à-dire à la plupart des grands artistes internationaux, de se produire sur le territoire de l'Union des Artistes, c'est-à-dire au Québec.

Ce geste est extrêmement significatif et doit éclairer toute action séparatiste au Québec. Il s'agit de savoir qu'une révolution amène fatalement l'isolement, et l'isolement signifie les sacrifices et les privations. Il s'agit de savoir aussi que dès qu'une révolution éclaterait ici, en plus des bouleversements politiques et économiques que nous subirions, automatiquement nous serions culturellement coupés d'une bonne partie du monde pour un temps indéfini.

Ce n'est pas là apporter un argument contre une action révolutionnaire. C'est prévenir qu'une telle action n'est pas un chemin couvert de roses et de gloire. Si nous l'entreprenons, nombre d'entre nous y laisserons notre peau. C'est tout ce qu'il faut savoir. Nous serons pratiquement coupés pendant des années de tout apport culturel extérieur, et il ne faudra chercher de forces qu'en nous-mêmes. Le tout est d'avoir précisément en nous-mêmes une réserve culturelle assez riche pour pouvoir en vivre pendant les longues années de privation qu'impose toujours la lutte pour la conquête d'une vraie dignité.

Denys ARCAND

---

chronique de l'éducation

l'égoïsme sénile ou les amendements de N.N.S.S.

jacques godbout

Ils attendirent, ces chers, que tous eussent parlé. Ils se payèrent même la coquetterie de ne divulguer le contenu de leurs catholiques amendements que quelques jours **après** la date fatidique du 1er septembre, montrant par là qu'ils croyaient peut-être à la démocratie, mais à une démocratie avec décorum, pas n'importe laquelle, pas la vôtre, ni la mienne, la leur, qui consiste à se plier avec regrets à la discussion publique, et à faire fréquemment usage de pressions machiavéliques et occultes. (On parle du lobby des compagnies d'assurances? Que ne décrit-on celui, puissant et nocif, car il en a contre le royaume d'ici bas, de N.N.S.S. "**Je téléphone chaque semaine au Cardinal**", déclarait Jean Lesage, "**ce qui est normal**"... copains comme cochons. Alors? L'Eglise et l'Etat main dans la main?)

Ils attendirent, ces chers, que tous eussent parlé. Puis du poids de leurs 22 évêchés, ils votèrent le Bill 60 qui, haletant, pantelant, maculé, écartelé, émietté, ne s'en est pas encore remis (s'en remettra-t-il jamais?). Cependant, Claude Ryan (le Michel Normandin de l'Archevêché, le Monsieur Dow du catholicisme local) qui nous avait prévenus depuis trois semaines déjà que **ça** venait, au premier rang des spectateurs, se mit à rire, à applaudir, puis, enfin calmé, à analyser les gestes, soupeser les restes et dire comment le viol avait été commis et pourquoi.

Un certain nombre d'imbéciles crièrent discrètement, puis de plus en plus fort. Les citoyens, eux, qui trouvaient le Bill 60 très bien et tout et tout (même les instituteurs à Québec l'avaient trouvé fort correct ce Bill) ne purent que suivre, se taire, balbu-

tier, car N.N.S.S. avait parlé. D'ailleurs cette manie de perdre le souffle lorsque celui de l'Esprit-Saint apparaît reste inquiétante. **"Les évêques ont parlé, donc ils ont raison",** dit le blason d'une bonne douzaine d'organismes ("corps intermédiaires"); or, moi, je dis qu'à force de s'abaisser comme ça on est un jour dans la position idéale pour recevoir un coup de pied au cul, ce qui ne peut manquer d'arriver à la corporation des instituteurs, par exemple. Mais passons.

Sacrés vieux évêques! Ils essaient, par leurs amendements à la gomme, d'avoir la province comme ils ont les enfants de choeur. Pour 25c. Sacrés vieux évêques! Quel raffinement! Quel vice! Primo, je vous offre une grande déclaration de principes à propos de la liberté de conscience et, pendant que les agnostiques, confondus, remercient N.N.S.S., je t'amende ton petit Bill par derrière, un coup pour le sous-ministre, un autre pour le contrôle des moeurs et qualifications, jusqu'à ce que la nation, enfin asservie, hier frémissante, tombe aux pieds de ces chers N.N.S.S. armés de crosses, pendant que leurs soutanes n'en finissent pas d'onduler de plaisir.

Les évêques ont parlé; mais seul André Laurendeau peut leur dire: **"tut! tut! Monseigneur, la foi en Yves Prévost, par ailleurs aussi charmant que laid, va trop loin cette fois, tut tut tut, mes chéris..."**

Question de perspective? Evidently: ou bien on cherche à sauver la nation, ou bien on veut sauver ses fesses. Or, les évêques (je vous le donne en mille) que veulent-ils sauver? Leurs petites fefesses, aussi evidently que tout à l'heure: enseignement public confessionnel de droit? Mais bien entendu, mais comment donc, passez la galette...

Pourtant, si l'on juge l'arbre à ses fruits (et je prends là à dessein une attitude biblique) il faut avouer que selon tous les critères pédagogiques (voir la Commission Parent), moraux (voir les enquêtes de la J.O.C. et la mafia, petite ou grande), politiques (voir les procès qui font suite à l'enquête Salvas et les difficultés du fonctionnarisme), les fruits du meilleur système au monde sous l'égide catholique du D.I.P. sont du genre pourris par dedans et par dehors.

Bien entendu, les églises sont pleines, et à ce point de vue le système des dernières cent années avait du bon. Mais pleines de quoi, vos églises ? De chrétiens ? Mais voyons donc! Vous savez mieux que moi à quel point les chrétiens véritables, au Québec, mon enfant, ma soeur...

Allons, Messieurs les évêques, un petit effort: en cent ans vous avez tout gâché, alors pourquoi vous obstiner et mordre, pourquoi vous laisser arracher les dents les unes après les autres? Cédez un peu... place aux jeunes! Surtout à l'école! (On ne prend pas sa retraite, dans l'Eglise, à 65 ans?

Et vous, M. Gérin-Lajoie, je vous le demande, soyons sérieux: le Bill 60 était un document catholique, les évêques (N.N.S.S.) en ont voulu faire une charte romaine à coups d'amendements qui demeureront comme l'exemple type d'un égoïsme sénile; qu'en penser? Qu'il est désolant de voir le peuple cocufié par de vieux caïds et vous devenir la patronne d'un bordel où l'on continuera de faire la traite des intelligences.

Jacques GODBOUT

chronique étudiante

l'A.G.E.U.M. perd la guerre des dix sous

robert mackay

L'A.G.E.U.M. perd la guerre des dix sous.

On ne lutte pas pour 10 sous. C'est le principe de la gratuité scolaire qui est en jeu. Toute augmentation quelle qu'elle soit met en cause le principe de la gratuité scolaire. Le problème de la cafétéria n'est que le prétexte de notre action. Nous luttons pour la démocratisation de l'enseignement. Voilà comment l'A.G.E.U.M. justifie sa politique de boycottage, ses transgressions répétées d'ordres formels du recteur.

On accorde à l'A.G.E.U.M. un compromis sur le sujet du 10 sous. L'A.G.E.U.M. se tait, arrête son action. A-t-on obtenu la gratuité scolaire? Non.

A l'instar des "pères" recteurs de nos collèges classiques, le Recteur de l'université de Montréal a décrété que, cette année, les étudiants devraient se soumettre entièrement à ses directives éclairées. Il a donc refusé tout d'abord de faire état des recommendations des étudiants puis leur a formellement défendu de "boycotter". L'A.G.E.U.M. passa outre. Ainsi, on défend, on menace, on fait fi, on n'exécute pas les menaces et on recommence. Le gouvernement se défile et après une semaine le recteur fait une légère concession et tout rentre dans l'ordre.

Tout se répète comme au meilleur temps des omnipotentes autorités des collèges classiques. "Je" commande et "vous" obéissez. Parfois "je" fais des concessions mais c'est pour avoir un argument de plus en ma faveur lors du prochain conflit.

Je crois qu'il ne faudrait pas se leurer sur la signification de cette "demi-victoire" de l'A.G.E.U.M. Le premier responsable de cet échec, je crois que le terme échec est plus adéquat, et aussi le premier a en subir les conséquences, c'est l'étudiant lui-même. Si l'A.G.E.U.M. a dû s'arrêter court, c'est surtout parce qu'elle ne se sentait plus appuyée par la masse des étudiants: en faisant traîner le conflit en longueur le recteur a réussi, une fois de plus, à briser la cohésion des étudiants, le premier mouvement passé on a préféré retourner à des préoccupations plus "utiles" et moins "compromettantes". L'A.G.E.U.M. recherchait l'épreuve de force, elle n'a pas su la provoquer ni se servir des circonstances. Elle se retire avec la douteuse palme de la non violence, du respect de la légalité.

Le Recteur a agi en roi et maître du campus et maintenant, si l'A.G.E.U.M. ne donne pas suite à l'affaire, il n'a aucune raison de ne pas continuer à le faire. De plus, s'il agit avec circonspection, il pourra reprendre peu à peu certains pouvoirs qui étaient, pour le plus grand malheur de tous évidemment, passés en des mains "étrangères".

Le gouvernement pour sa part, a tout simplement refusé d'intervenir, malgré ses promesses formelles de gratuité. Peut-être a-t-il craint d'agir directement dans la chasse-gardée des clercs. Nulle excuse n'est acceptable devant un tel recul. Mais là aussi le tout s'est soldé par un échec de l'A.G.E.U.M.

Robert MACKAY

chronique du R.I.N.

Ceux de nos lecteurs qui seraient avides de soulagements de leur agressivité devraient sans doute sauter immédiatement à la chronique des "vulgarités"; en effet, le RIN ne se prête pas souvent à l'insulte.

Cependant, il a été question, ces derniers temps, de fusion avec le PRQ ; mais on m'apprend qu'un heureux hasard aurait définitivement écarté cette éventualité. On envisage plutôt un Conseil de l'Indépendance qui aurait pour fonction de coordonner les activités des différents mouvements indépendantistes.

Nous espérons que ce front n'est pas né de la pression des gens qui ne voyaient aucune différence entre les différents partis "séparatistes" et qui, conséquemment, demandaient pourquoi ils étaient "séparés". S'unir, ou coopérer, dans de telles conditions serait une attitude de mépris vis à vis la "possibilité de compréhension du peuple". Puisqu'il existe des différences essentielles entre ces partis, il s'agit de les expliquer au peuple qui pourra alors décider lequel il préfère.

Mais, d'autre part, tous ces partis ont un ennemi commun qui est le colonialisme; on voit donc que la sagesse la plus élémentaire exige l'union en ce qui concerne cette lutte; d'où des manifestations plus considérables, etc. Mais, comme Ottawa et ses valets n'ont pas démontré beaucoup d'intelligence jusqu'ici, on peut se permettre de s'entretuer pour savoir qui des socialistes ou des "..." représente vraiment la nation.

Me Pouliot, président du RIN, déclarait récemment qu'il fallait cesser d'avoir peur des mots, et expliquer au peuple que le socialisme était nécessaire au Québec. Je crois qu'il avait raison; le message de l'indépendance pénètre de plus en plus; donc, il faut lutter aussi maintenant, pour expliquer la révolution et montrer qu'elle est désirable. Nous savons que notre campagne a profité à notre bourgeoisie nationale (achat chez-nous, etc.); mais nous devrons compter sans elle, sinon contre elle pour ce qui est de l'aspect social de notre révolution (socialisme). Et si le PRQ nous accompagne jusque là je la voudrai bien, moi la fusion !

Robert MAHEU

---

chronique du P.S.Q.

jean-claude lebel

Le Parti socialiste du Québec tiendra son congrès de fondation à Québec, les 15, 16 et 17 novembre prochains. Il n'est pas encore fondé et il s'appelle déjà "Parti socialiste du Québec".

Certains ont voulu voir dans ce baptême "prématuré" une violation des droits démocratiques des éventuels membres-fondateurs du Parti socialiste du Québec. Comme si d'**éventuels** membres-fondateurs avaient des droits!

Rien n'empêche pourtant que cette remarque est très significative.

Comme telle, elle s'inscrit dans un esprit qui a pendant longtemps marqué la "gauche" québécoise et qui l'a paralysée. Selon

cet esprit, la gauche québécoise n'était pas en devenir, mais existait, toute faite d'avance. C'était une sorte de ramassis de plusieurs réformistes, brillants esprits, anarchistes, anti-nationalistes, anti-duplessistes et scripto-radicaux et de quelques anti-cléricaux, barbus, poètes, artistes, rejets des autres partis, représentants syndicaux, etc. Or, comme ensemble, ce ramassis, cette espèce d'union des forces démocratiques, a toujours été n'importe quoi, sauf socialiste. Son objectif: éviter le socialisme en rendant l'un des vieux partis "acceptable".

C'était ça les éventuels membres-fondateurs du Parti socialiste du Québec dont on violait les droits démocratiques. Eventuels membres-fondateurs qui auraient fort bien pu d'ailleurs demeurer **éventuels** pendant vingt ans!

On n'a pas compris que le Parti socialiste du Québec ne veut pas reprendre à son compte toutes les expériences de la gauche québécoise: faire appel à tout le monde pour préparer plus efficacement du sang nouveau pour le Parti libéral. On n'a pas compris que le Parti socialiste du Québec ne voulait pas être une tribune où l'on rebrasserait les thèmes des vingt dernières années: le peuple québécois est-il pour ou contre le socialisme? socialisme et nationalisme sont-ils compatibles? La mère de famille et de la religieuse, laquelle a le plus de mérites aux yeux de l'Eternel?

Le Parti socialiste du Québec n'est pas prêt à faire appel à tout le monde; il est prêt à chercher l'adhésion de ceux qui croient et de ceux qu'il pourra convaincre que le système capitaliste est foncièrement mauvais, irrémédiablement anti-démocratique et profondément inhumain. Il est anxieux de recevoir tous ceux qui croient que notre système social et économique, fait d'une petite poignée de maîtres (incidemment, étrangers) et d'un grand nombre d'esclaves, a besoin d'être repensé et réaménagé sur des bases démocratiques. Il est disposé à écouter tous ceux qui prétendent que le régime libéral est une fumisterie parce qu'il conduit, plus sûrement que n'importe quel régime de droite ou d'extrême droite, à la préservation du statu quo social, politique et économique: les pauvres, pauvres et riches; riches; les possédants, possesseurs; les exploitants, exploiteurs et les exploités, exploités.

A son congrès de fondation, le Parti socialiste du Québec invite tous ceux qui veulent élaborer un programme, pour la province de Québec, conforme à la doctrine socialiste. Les idéologies ne collent pas à la réalité, dit-on? Et si cette phase elle-même n'était rien d'autre qu'un nouveau slogan de l'idéologie libérale! De toute façon, depuis quand peut-on prétendre entreprendre un réaménagement social sans conception de la société?

L'idéologie libérale est omniprésente dans la province de Québec. Deux grands partis s'en inspirent. Le Parti socialiste du Québec lui opposera l'idéologie socialiste.

Jean-Claude LEBEL
membre du comité
provisoire du P.S.Q.

vulgarités

Il est de tradition d'honorer les grands hommes du passé. Nous suggérons qu'on élève, à Asbestos, un monument à la mémoire de Gérard Pelletier.

* * *

André Laurendeau, c'est comme Claude Ryan...

* * *

Face au comportement chevaleresque des policiers, cow-boys et PéPées, PARTI PRIS propose l'emploi, lors des prochaines manifestations, des tactiques suivantes:

* * *

— mettre le feu à la queue des chevaux
— des policiers
— amener des juments pour les chevaux
— pour les policiers
— passer à la thérébentine le cul des chevaux
— des policiers
— châtrer les chevaux

* * *

...Claude Ryan, c'est comme Jacques Hébert...

Le bon père Lévesque est en Ouganda où il y a une réserve d'éléphants. Il leur apprendra l'anglais. Le Conseil des Arts, ça trompe,
ça trompe,
Le Conseil des Arts, ça trompe,
énormément.

* * *

...Jacques Hébert, c'est comme Jean-Louis Brouillé...

* * *

Pierre-Elliot Trudeau avait pour ambition de devenir premier ministre. C'était viser trop haut. Il finira au guichet du parc Belmont. Après tout, pourquoi pas? *Cité Libre,* c'était déjà la grande roue.

* * *

...Jean-Louis Brouillé, c'est comme les bonnes soeurs...

* * *

On dit que François Albert se peigne les poils du cul. Nous n'en croyons rien.

* * *

...Les soeurs, c'est fou comme la marde.

PARTI PRIS publiera en décembre

un numéro sur le R.I.N.

comprenant des textes de Pierre Bourgault

BULLETIN D'ABONNEMENT

PARTI PRIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de ☐ six mois, ☐ un an,
à **PARTI PRIS**, à partir du numéro de.....1963

Ci-joint un ☐ chèque, ☐ mandat poste, au montant de.....

TARIF: Abonnement	ordinaire	de soutien
six mois (6 nos)	$2.50	$ 5.00
un an (12 nos)	$5.00	$10.00

....., le.....1963
(Signature)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Profession .....

Faire parvenir ce bulletin à PARTI PRIS, 790-b Champagneur, Montréal (8)